

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

Publié et imprimé par Poirier, Bessette & Co. 516 Rue Craig

Vol. XV { PAR AN } MONTREAL. 18 MAI 1893. { UN NUMERO } No. 6
\$2.50 5 CENTS

AMIS ET RIVAUX

SIXIEME SERIE DE "LA DAME EN NOIR"



Elle voyait André presque tous les jours. (Page 135.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 18 MAI 1893.

AMIS ET RIVAUX

SEPTIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

La porte du salon s'ouvrit sans bruit, et la mère Agathe et l'enfant entrèrent.

Mme Clavière, plongée dans ses réflexions douloureuses, n'avait rien entendu.

L'enfant retira sa main de celle de la religieuse, fit deux pas en avant et s'arrêta, étonné. Ses yeux, grands ouverts, étaient fixés sur cette femme assise, vêtue de noir, qui ne faisait aucun mouvement et dont il ne pouvait voir le visage.

Soudain, une sorte d'anxiété se peignit sur sa figure ; puis, sans faire un pas de plus, comme s'il eût craint de s'avancer, il se courba légèrement, allongeant le cou, et avec plus de fixité encore, il regardait haletant, les prunelles dilatées.

—Madame, dit la religieuse, voici l'enfant.

Mme Clavière redressa brusquement la tête.

Aussitôt, en même temps que le petit jetait ce cri : "Maman ! maman !" la mère se dressait d'un bond en s'écriant, éperdue de bonheur :

—Mon enfant ! c'est mon enfant !

Elle n'eut que le temps de tomber, les genoux sur le tapis, et d'ouvrir ses bras pour recevoir André, qui s'élançait sur elle. Elle l'étreignit avec une passion délirante, pendant que le petit, éclatant en sanglots, lui faisait un collier de ses bras.

Pendant un instant on n'entendit que des soupirs et de petits cris de joie mêlés à un grésillement de baisers.

La mère Agathe, les bras ballants, écarquillant les yeux, restait immobile comme pétrifiée.

Cependant Mme Clavière se releva, tenant toujours serré contre son cœur l'enfant pendu à son cou.

Rien ne saurait rendre la sublime expression du regard de cette mère qui venait de passer si soudainement de la douleur la plus profonde à la plus immonse des joies. Le rayonnement de sa physionomie mettait sur son front comme une auréole...

S'adressant à la religieuse, qui ne savait si elle devait rester ou se retirer :

—Eh bien, oui, ma sœur, s'écria-t-elle, je suis mère ! et cet enfant est à moi... Il est mon enfant, vous entendez ? mon enfant ! Il est ma chair, il est mon sang !... C'est mon fils, mon André, mon trésor ! C'est mon bonheur, c'est ma vie !

Comprenez, ma sœur, comprenez donc : on me l'avait volé et je viens de le retrouver, il m'est rendu !...

Je viens de le retrouver ici, près de vous, dans cette maison !

O Providence, qui donc, maintenant, pourrait douter de toi ?

Dieu de justice et de bonté, vous me récompensez déjà du bien que vous m'avez conseillé de faire !

Les méchants voulaient perdre mon enfant, m'en séparer à jamais ; mais Dieu était là... Dieu a voulu que mon fils fût amené ici, ici, dans mes bras !

Il y eut quelques instants de silence que la mère, délirante de joie, employa à couvrir de nouveaux baisers les joues de son enfant.

Après s'être assise et tenant André sur ses genoux, elle reprit avec plus de calme :

—Ma sœur, je vous dirai plus tard pourquoi des misérables m'avaient enlevé mon enfant, et vous connaîtrez alors bien des choses que vous ignorez encore. J'ai quelques bons et précieux amis, vous le savez ; mais, hélas ! j'ai aussi un ennemi : cet homme, lâche et cruel, me poursuit de sa haine ; pour m'atteindre, le misérable a osé s'attaquer à mon enfant ; jusque sur mon enfant il voudrait exercer sa vengeance. Bien qu'il soit aujourd'hui dans l'impossibilité de rien entreprendre contre moi, je n'en ai pas moins tout à craindre de lui. S'il ne peut pas agir lui-même en ce moment, il a des complices qui exécutent ses ordres.

Cette femme, ma sœur, qui a amené ici mon enfant, avec l'espoir qu'il me serait impossible de le retrouver, cette femme est la complice de mon ennemi.

Ah ! les misérables, ils voulaient qu'un autre enfant fût substitué au mien ; oui, voilà ce qu'ils voulaient, ces papiers, ma sœur, que vous conserverez précieusement, ces papiers en sont la preuve.

—C'est épouvantable ! murmura la religieuse terrifiée.

—Regardez les, ma sœur, ces papiers ; rien n'y manque : le cachet de la mairie, la signature du maire légalisée par le président du tribunal de Château-Chinon. Ce n'est pas une pièce fautive, cet acte. On voulait que mon enfant, André Clavière, devînt le fils d'un M. Gosselin, garçon de café.

Eh bien, oui, voilà ce qu'on voulait ; mais Dieu était là ! Il ne voulait pas, lui, qu'un pareil crime pût s'accomplir.

Une inspiration vient de me venir, ma sœur, quelque chose me dit que mon enfant ne serait plus en sûreté auprès de moi, je vais le laisser ici placé sous votre protection et celle de Dieu.

Mais Dieu veillait sur mon enfant quand il était entre les mains des méchants, c'est Dieu qui l'a fait conduire auprès de vous, et c'est lui, dont les vœux sont impénétrables, qui me dit : Laisse ton enfant ici, laisse le où il a été amené par ma volonté !

Eh bien, oui, ma sœur, je vais vous laisser mon enfant, il sera élevé avec nos orphelins et nos abandonnés. Ah ! ce ne sera plus une fois par semaine que vous me verrez, maintenant ; je viendrai tous les jours et ce sera avec mon enfant, avec tous nos enfants que je passerai, heureuse, la moitié de la journée.

—Que votre volonté, madame, et la volonté de Dieu soient faites, répondit la mère Agathe.

Mme Clavière n'avait plus rien à dire à la religieuse, elle interrogea son enfant.

—Es-tu bien content de me revoir, mon chéri ? lui dit-elle.

—Oh ! oui, maman ; content, André, bien content.

—Tu as pleuré, n'est-ce pas ? beaucoup pleuré de ne plus être avec ta maman ?

—Oui, je pleurais.

—Avec qui étais-tu ?

—Des femmes.

—Est-ce qu'elles te battaient, ces femmes ?

—Non.

—Elles t'embrassaient ?

— Qu'est-ce qu'elles te disaient, les femmes ?
 — Que j'étais gentil, que j'étais mignon, que si j'étais bien sage, nous irions voir maman.
 — Et tu étais bien sage ?
 — Oui, pour aller voir maman.
 — Avais-tu de petits camarades ?
 — Là bas ?
 — Oui.
 — J'étais tout seul.
 — Avec les femmes ?
 — Oui.
 — Y avait-il aussi des hommes ?
 — Non, pas des hommes.
 — Mangeais-tu bien ?
 — Oui.
 — Qu'est-ce que les femmes te donnaient à manger ?
 — Des confitures, des cerises.
 — Malgré cela tu disais toujours : " Je veux voir maman " ?
 — Je voulais toujours voir maman.

— Votre enfant ne se plaint pas, madame, dit la religieuse il n'a donc pas été maltraité ; il paraît, au contraire, qu'il redevait beaucoup de caresses et qu'on lui faisait entendre de douces paroles.

— C'est vrai, fit Mme Clavière songeuse.

Elle se souvint que, parlant de la Chiffonne, le chef de la sûreté avait dit :

" Cette femme est douce, polie, a un excellent caractère et souffre de l'état d'abjection dans lequel elle est. "

Mme Clavière se rappela également qu'après les paroles du chef de la sûreté, elle s'était sentie prise de pitié pour cette malheureuse que la fatalité avait associé à l'existence tourmentée de Joseph Gallot et forcément, peut-être, à ses actions criminelles.

— D'un autre côté, les soins et les caresses données à son enfant plaidaient en faveur de la Chiffonne dans le cœur de la mère.

Cette malheureuse ne devait pas être jugée avec une excessive sévérité.

Sans doute, elle était un instrument dangereux entre les mains de l'ancien serrurier ; mais n'avait-elle pas été aussi un instrument dont Dieu s'était servi ?

La complice de Gallot aurait certainement obtenu de Mme Clavière le pardon. Dans la joie on est toujours disposé à l'indulgence.

Le petit, jetant de nouveau ses bras au cou de sa mère, s'écria :

— André ne quitte plus sa maman, André ne veut plus qu'on l'emène loin, loin.

Ces paroles de l'enfant, qui semblaient protester contre ce qu'elle venait de décider, causèrent un instant de trouble dans l'esprit de la mère ; mais sa résolution était fermement arrêtée.

Elle embrassa le petit et lui dit :

— Non, non, cher trésor, tu ne seras plus enlevé à ta mère, on ne t'emmènera plus loin ; tu resteras ici avec la bonne mère Agathe et les autres bonnes sœurs, qui t'aimeront beaucoup, et avec les petits garçons, qui seront tes petits amis, et qui, tous, t'aimeront bien aussi.

André comprit, car sa douce figure s'attrista. De grosses larmes roulèrent dans ses yeux et l'on voyait qu'il avait le cœur gros.

— Oh ! mais, reprit la mère, je viendrai te voir tous les jours, mon héri, tu entends tous les jours !

L'enfant parut rassuré par cette promesse.

— Ah ! ma sœur, dit Mme Clavière très émue, c'est un grand, c'est un immense sacrifice que je fais en me séparant ainsi de mon enfant ; mais je crois ce sacrifice nécessaire dans l'intérêt de mon fils ; mes satisfactions personnelles ne sont rien, la tranquillité de mon enfant est au-dessus de tout.

— Vous savez d'ailleurs, madame, que nous aurons pour votre cher fils toutes les tendresses, répondit la mère Agathe.

— Oui, oui, je le sais.

A cet instant on frappa doucement à la porte.

La mère Agathe ouvrit et une sœur institutrice parut.

— Qu'y a-t-il ? demanda la supérieure.

La sœur répondit :

— Le petit Edouard cherche partout en pleurant son petit ami André ; il nous est impossible de le consoler.

La mère Agathe se tourna vers Mme Clavière, l'interrogeant du regard :

— Faites venir le petit Edouard, dit la mère André.

Un instant après l'enfant entra dans le salon en essuyant ses yeux.

Il reconnut tout de suite la dame en noir, qui tenait André sur ses genoux. Il s'élança vers eux.

— Viens, mon cher petit, viens, dit Mme Clavière.

— C'est maman, c'est maman ! disait André.

La jeune mère les tenait dans ses bras, et les deux petites têtes, l'une contre l'autre, s'appuyaient sur son sein.

— Chers enfants, dit-elle, puisse cette amitié qui vient de naître dans vos jeunes cœurs ne s'éteindre jamais ! En vous accompagnant dans la vie, elle vous aidera à en supporter les amertumes, à en subir les luttes, et dans les jours de dures épreuves, elle se manifestera dans le dévouement.

Oh ! l'amitié, continua-t-elle en embrassant les enfants, comme il est doux pour le cœur de pouvoir toujours compter sur elle !

Elle resta quelques instants silencieuse, l'âme ravie, contemplant les enfants.

S'adressant à Edouard elle reprit :

— Déjà, pauvre enfant, tu as su te rendre digne de mon intérêt ; sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas, je veillerai sur toi, autant que je le pourrai, je t'ouvrirai les portes de l'avenir, tu seras mon second fils et, j'en ai dès à présent la conviction, il me sera facile de tenir toutes les promesses que j'ai faites à ta mère.

Ma sœur, continua-t-elle, veuillez donner à mes enfants quelque chose pour s'amuser et m'apporter tout ce qu'il faut pour écrire.

La religieuse eut bientôt fait ce qu'on lui demandait.

Et pendant qu'André et Edouard jouaient ensemble sous les yeux de la mère Agathe, Mme Clavière écrivit trois lettres que devait recevoir le soir même M. Chevriot, Me Mabillon et Philippe Beaugrand.

Elle leur disait comment elle venait de retrouver son enfant. Dans la lettre destinée au docteur Abel, il y avait plus :

" Les recherches de la police au sujet de mon enfant vont cesser et je désirerais vivement, si ce n'est pas tout à fait impossible, qu'il ne fût plus tenu compte de la plainte que j'ai portée contre Joseph Gallot ; vous savez pour quelles raisons. "

" Je demande plus encore : je voudrais que la complice de Gallot, cette femme que l'on a surnommée la Chiffonne ne fût pas poursuivie pour avoir participé à l'enlèvement de mon enfant : je lui pardonne, que la justice ne se montre pas plus sévère que la mère qui a tant souffert. "

Cette intervention de Mme Clavière devait produire l'effet qu'elle attendait : la Chiffonne ne fut pas inquiétée ; le juge chargé de l'instruction de l'affaire Gallot, sur le désir exprimé par le ministre de la Justice lui-même, écarta de son instruction le chef d'accusation de rapt suivi de séquestration et ne retint que la prévention de complicité dans une attaque nocturne.

Grâce à cela, et bénéficiant en plus de ce qu'il n'avait eu encore aucune condamnation, Gallot ne devait être condamné qu'à trois ans d'emprisonnement.

Les trois lettres furent immédiatement portées au bureau de poste de Boulogne.

Ensuite, pendant plus d'une heure, la jeune mère, maintenant si heureuse, prit plaisir à faire jaser les enfants, tout en jouant avec eux.

Mais le moment de reprendre la route de Vaucresson était venu. Plus de quatre heures s'étaient écoulées, et Mme Clavière trouvait que le temps avait passé bien vite.

Quelle peine elle éprouvait à se séparer d'André !

A chaque instant elle l'embrassait, puis disait, regardant la mère Agathe :

—Encore quelques minutes. Elle embrassait de nouveau les deux petits et ne s'en allait pas.

Enfin, elle se raidit pour être forte, embrassa une dernière fois les enfants et dit :

—Ma sœur, emmenez les ; pour éviter des larmes à mon chéri, je vais partir sans qu'il le voie.

Dès que la porte se fut refermée derrière la religieuse et les enfants, Mme Clavière sortit du salon par une autre porte.

Charles Pinguet fut instruit le premier de l'heureux événement. Ce brave garçon ne trouva pas que Mme Clavière l'avait fait attendre trop longtemps. Il fit faire rapidement le chemin à son cheval, et aussitôt après avoir mis la jeune femme à la porte, ayant reçu des ordres pour le lendemain, il reprit la route de Saint-Cloud.

Il avait hâte de rejoindre sa femme pour lui annoncer la bonne nouvelle.

A la villa, Mme Clavière faisait partager son bonheur à Mme Dnrand et Louise.

Que d'exclamations de heureuse surprise et de douce joie !

—Mais pourquoi donc ne l'avez-vous pas ramené, notre cher enfant ? demanda la vieille servante.

Mme Clavière fit connaître la résolution qu'elle avait prise et crut devoir en expliquer les raisons.

—Tout cela, c'est très bien, madame, mais nous ne verrons plus, notre cher mignon, nous ne pourrons plus l'embrasser.

—Ne croyez pas cela, répondit la jeune femme ; demain nous confierons au jardinier la garde de la maison et je vous emmènerai toutes deux à Boulogne. Et puis, de temps à autre, mon enfant viendra ici.

La joie était rentrée dans les cœurs, et cependant, cette nuit-là, dans l'attente du lendemain, on ne dormit guère à la villa Clavière.

La jeune femme se leva de bonne heure et s'habilla aussitôt. Elle avait compris que dans la circonstance, une lettre à Mme Joubert n'était pas suffisante ; elle devait lui faire une visite.

Les événements l'avaient forcés à sortir de sa solitude et, quoi qu'elle eût fait, son existence n'allait plus être murée.

Comme c'était dimanche, pensant que sa voisine pourrait aller à l'église, elle se présenta à neuf heures à la villa Joubert et demanda si Mme Joubert pouvait la recevoir.

Sans avoir prévenu sa maîtresse, le valet de chambre la fit entrer dans le salon où presque aussitôt la vieille dame vint la retrouver.

L'accueil fut gracieux et amical.

—Veuillez m'excuser, madame, dit la jeune femme, de vous faire une visite à une heure aussi matinale ; mais j'ai pensé que vous pourriez avoir l'intention de vous rendre à l'église, et comme je dois sortir moi-même cette après-midi, je n'ai pas cru devoir attendre la journée de demain pour vous faire part, à vous, qui vous êtes vivement intéressée à mon enfant et à moi, du grand bonheur qui m'arrive.

—Ah ! votre enfant est retrouvé ! s'écria Mme Joubert.

—Oui, madame.

—Voilà, en effet, un grand bonheur ; comment a-t-il été retrouvé ? Où était-il ?

La jeune femme fit le récit que Mme Joubert attendait.

—Mais c'est miraculeux ! exclama la vieille dame.

—Oui, Dieu veillait sur mon enfant.

—Et vous allez le laisser dans cet asile ?

—Oui, madame.

—Longtemps ?

—Jusqu'à l'âge de dix ou douze ans alors ?

—A peu près.

—Mais ces religieuses ne pourront pas le préparer aux études que vous voulez lui faire faire.

Mme Clavière eut un délicieux sourire.

—Pour le moment, répondit-elle, je n'ai encore à penser

qu'au développement de ses forces physiques : dès qu'il le faudra, on s'occupera de ses facultés intellectuelles. L'instruction primaire lui sera donnée à la Maison maternelle ; assis sur les mêmes bancs, il aura les mêmes leçons que les enfants abandonnés. Plus tard, dès que ce sera nécessaire, je lui donnerai des professeurs qui le prépareront aux fortes études.

Mme Joubert regardait la jeune femme avec admiration.

—J'ai su, madame, reprit-elle, que vous alliez souvent à cette maison de Boulogne, que vous y portiez des vêtements confectionnés par vous.

—J'ai occupé à cela mes loisirs.

—Peut-être êtes-vous une dame patronnesse de l'œuvre ?

—J'aime beaucoup les enfants, madame, je m'intéresse à ces pauvres déshérités. La maison est placée sous la protection de l'administration, mais je crois que l'œuvre n'a pas de dames patronneses.

—En effet, dans un salon où je me trouvais dernièrement, à Paris, on disait que l'établissement de Boulogne avait été fondé par une dame immensément riche, qui tenait à rester inconnue, et que, n'associant personne à sa grande œuvre de bienfaisance, elle seule subvenait à tous les besoins de la Maison maternelle.

—J'ai entendu dire cela, madame.

—Est-ce que vous savez le nom de cette charitable dame ?

—On ne doit pas connaître le nom d'une personne qui tient à rester inconnue.

—Elle ne peut pas être inconnue à tout le monde.

—Je ne sais pas, madame.

—Il est vrai qu'à Boulogne, — on m'a encore dit cela, — elle n'est pas appelée autrement que la Dame en noir.

—C'est la vérité, madame.

—L'avez-vous rencontrée quelquefois ?

—Oui quelquefois.

—Est-elle jeune ou vieille ?

—Plutôt jeune que vieille.

—Jolie ?

—On dit qu'elle est jolie.

—C'est à Paris qu'elle demeure ?

—Je crois qu'elle n'habite pas Paris.

—Fait-elle de fréquentes visites à la Maison maternelle ?

—Mesdames les religieuses se plaignent doucement de ne pas la voir assez souvent.

—Je vous en prie, madame, ne soyez pas trop surprise des questions que je me suis permis de vous adresser.

—Oh ! madame...

—Mais depuis quelque temps j'entends souvent parler de la Dame en noir, de cette riche inconnue qui sait faire un si noble emploi de sa fortune.

Mme Joubert prit un autre sujet de conversation et, au bout de quelques instants, Mme Clavière se retira.

II

MADAME JOUBERT

Ce n'était pas un des jours de sa consultation. Le docteur Abel, levé de bonne heure, était dans son cabinet de travail. Dans le silence et le recueillement, il travaillait à un important ouvrage qu'il voulait terminer avant de mourir, car bien qu'il fût encore très vert et très robuste de santé, son âge lui disait qu'il arrivait au déclin de sa vie.

C'était un ouvrage de pathologie qu'il écrivait avec netteté, précision, et avec cette conviction absolue qu'il devait à sa longue expérience.

Cet ouvrage de haute science médicale, il voulait avant de mourir, l'offrir comme adieu au monde savant.

On était à la mi-mars, et comme il faisait encore froid, par suite de gelées tardives, un feu de bois flambait joyeusement dans la cheminée du cabinet de travail. Et le docteur avait largement ouvert sa robe de chambre ouatée, dont il s'était d'abord frileusement enveloppé.

—Donc, le docteur Abel travaillait.

On frappa à la porte du cabinet, et quand le vieillard eut dit : entrez, la porte s'ouvrit et le valet de chambre avança la tête.

—Que voulez-vous ? demanda le docteur.

—Monsieur, c'est une dame qui désire vous entretenir un instant.

—Mais ce n'est pas le jour de ma consultation.

—C'est ce que j'ai dit à cette dame, mais elle m'a répondu qu'elle se portait bien et que c'était pour une tout autre consultation qu'elle désirait voir monsieur le docteur.

—Ah !

Le valet de chambre, qui était entré dans le cabinet, tendit à son maître une carte de visite.

—Madame Joubert ! lut le docteur.

S'adressant au domestique, il lui dit :

—C'est bien, je vais recevoir cette dame ici, faites la entrer.

Mme Joubert fut introduite dans le cabinet.

—Monsieur le docteur Chevriot me reconnaît-il ? demanda-t-elle.

—Parfaitement, madame ; j'ai eu l'honneur de vous rencontrer une fois à Vaucresson chez Mme Clavière ; vous êtes la mère de M. Edmond Joubert qui, comme vous, madame a donné à Mme Clavière, dans une douloureuse circonstance, des témoignages de très vive sympathie.

Mais veuillez vous asseoir, madame, ajouta le docteur en approchant un fauteuil de la cheminée.

Mme Joubert s'étant assise, M. Chevriot crut devoir attendre qu'elle reprit la parole.

Mais la voyant très émue, hésitante, gênée, il lui dit avec bonté :

—Je ne suis pas un étranger pour vous, madame, vous pouvez parler ici sans contrainte.

—Monsieur le docteur, je viens à vous comme on va vers un ami.

—Je vous en remercie, madame.

—Vous voyez mon émotion, monsieur, et vous devinez que je suis embarrassée ; c'est que je fais auprès de vous une démarche extrêmement délicate ; mais elle m'était imposée dans l'intérêt d'une personne qui m'est chère.

—Eh bien, madame, de quoi s'agit-il ?

—D'abord de Mme Clavière.

—De Mme Clavière ? fit le docteur étonné.

—Vous êtes son ami.

—Oui, madame, je suis son ami, et j'estime que d'avoir donné mon affection à cette jeune femme est un des rares bonheurs que j'aie eus dans ma vie.

—Mme Clavière a aussi pour vous une grande amitié.

—Cela se comprend, madame cette jeune femme est sans famille ; il lui arrive parfois de m'appeler son père et moi, souvent, je l'appelle ma fille.

—Vous la connaissez depuis longtemps ?

—Non, pas depuis longtemps ; mais il me semble que je l'ai toujours connue ; aucune de ses pensées ne m'est jamais cachée et son cœur est pour moi un livre ouvert. Je l'ai connue jeune fille, madame, et j'ai été à son mariage un de ses témoins.

—Je sais, monsieur le docteur, que M. André Clavière a épousé Mlle Marie Sorel ; je sais, également, que vous avez été un des témoins de ce mariage.

—Comme médecin et comme ami, madame, j'ai assisté aux derniers moments d'André Clavière.

—Et vous connaissez la cause de ce duel qui a été si fatal à M. Clavière ?

—Oui, madame, je la connais.

—Monsieur le docteur, je vous demande pardon d'entrer dans de pareils détails.

—Vous n'avez pas de pardon à demander, madame, du moment que je réponds à vos questions.

—Vos paroles m'encouragent à continuer, monsieur le docteur.

—Continuez, madame.

—Je connais un peu le passé de Mme Clavière ; mais il y a dans ce passé bien des choses qui me paraissent obscures.

—Ah !

—Vous pourriez me demander de quel droit je me suis permis de plonger un regard curieux dans la vie de Mme Clavière, vous ne le faites pas ; mais tout à l'heure, monsieur le docteur, je vous le dirai. Permettez-moi de vous adresser de nouvelles questions.

—Faites, madame.

—Pourquoi M. André Clavière a-t-il épousé Mlle Marie Sorel ?

—Pourquoi, madame ? mais parce qu'il l'aimait, parce qu'il l'adorait André Clavière et Marie Sorel, nés dans le même pays, étaient des amis d'enfance. La mère de Marie avait été la nourrice d'André. Jeunes, ils étaient un peu comme frère et sœur. Plus tard, la fillette ayant grandi, André, de huit ans plus âgé qu'elle, l'aima d'amour.

Pendant quelques années, ils furent séparés par la fatalité. Devenu orpheline, Marie vint à Paris, chez sa tante et sa marraine, qui était couturière.

Malheureusement pour la jeune fille, sa tante vint à mourir ; ne pouvant s'accorder avec le mari de cette dernière elle le quitta.

—C'est alors qu'elle entra chez un confiseur comme demoiselle de magasin ?

—Oui, madame. Pendant ce temps. André Clavière était à Dijon, premier clerc d'avoué. A son tour, le jeune homme perdit son père. Il était comme Marie, orphelin, et, comme elle, il n'avait plus aucun proche parent. Libre de ses actions, il abandonna l'étude de son avoué et vint à Paris retrouver celle qu'il qu'il aimait.

Le malheureux jeune homme n'était à Paris et marié depuis quelques mois lorsqu'il se prit de querelle avec le baron de Simiane ; vous savez ce qu'il en advint.

—Et la cause de cette querelle, monsieur le docteur ?

—M. de Simiane avait gravement offensé Marie Sorel.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Mme Joubert, la tête inclinée, resta songeuse.

—Où veut-elle donc en venir ? se demandait M. Chevriot.

Se redressant, Mme Joubert reprit :

—Monsieur le docteur, si vous aviez un fils et si votre fils voulait épouser la veuve de M. André Clavière, y consentiriez-vous ?

Enfin M. Chevriot comprenait le but de la visite de Mme Joubert.

Il répondit avec gravité :

—Madame, si j'avais un fils et si mon fils aimait la veuve d'André Clavière et en était aimé, je lui dirais sans hésiter, sûr du bonheur de sa vie : Epouse-la.

—Et pourtant, monsieur, vous savez que Mlle Marie Sorel avant son mariage aimait M. le comte de Rosamont et qu'elle l'aime peut-être encore ?

—Oui, madame, la fiancée du comte de Rosamont, qui s'était fait aimer par fraude, en lui cachant son véritable nom. Mais j'oubliais cela pour ne voir que ce qu'est aujourd'hui la veuve d'André Clavière, pour admirer une femme incomparable, la plus parfaite des créatures.

—Je reconnais, monsieur le docteur, que Mme Clavière est une femme incomparable ; sa beauté...

—Oh ! s'écria M. Chevriot, interrompant Mme Joubert, laissons sa beauté ; mais il y a son cœur, madame, son grand et noble cœur !

—Sans doute, monsieur, Mme Clavière possède d'admirables qualités ; mais il y a un enfant.

—Eh bien, oui, il y a un enfant ; est-ce qu'il n'est pas permis à une veuve d'avoir un enfant ?

—Monsieur le docteur, Mlle Sorel était pauvre et il est évident que M. Clavière, qui l'aimait, l'a épousée afin de la faire son héritière ; mais s'il avait su qu'elle aimait un comte, lui aurait-il donné son nom ? Et puis, ce nom, comment Mlle Sorel a-t-elle pu l'accepter ?

M. Chevriot eut un doux sourire.

— Mon Dieu, madame, répondit-il, étant donnée la raison de votre démarche auprès de moi, et que je crois avoir devinée, je comprends vos scrupules et j'apprécie vos susceptibilités. Vous m'avez parlé de choses qui vous paraissent obscures, je vais les éclairer. Veuillez donc m'écouter :

Comme c'est presque toujours inévitable, il y eut rupture entre Marie Sorel et le comte de Rosamont sous un mauvais prétexte invoqué par ce dernier, mais en réalité parce qu'il était à la veille d'épouser Mlle Louise de Noyons.

Le lendemain même de cette rupture, André Clavière, qui savait que le comte allait se marier et qu'il avait constamment menti à Marie, se présenta chez elle pour la première fois. Bien qu'il n'eût pas encore connaissance de la rupture, il s'était dit que la jeune fille allait avoir besoin d'être protégée et que nul autant que lui n'avait le droit de la protéger.

Il la trouva en proie à une profonde douleur.

Elle venait d'avoir la visite du baron de Simiane, ami du comte de Rosamont, qui lui avait proposé cyniquement de la prendre en remplacement du comte. Et comme si ce n'était pas assez de ce sanglant outrage, il brisa le cœur de la pauvre fille en ajoutant : " Mon ami m'a dit : J'abandonne Marie, si tu la veux, prends-la ! "

— Oh ! fit Mme Joubert indignée.

— Inutile de vous dire, madame, continua M. Chevriot, que Marie Sorel répondit au baron en lui montrant la porte.

André Clavière arrivait bien. La jeune fille avait grand besoin de savoir qu'elle n'était pas abandonnée de tout le monde et d'entendre surtout les paroles d'un ami.

Elle accueillit André avec cette joie qu'on éprouve toujours en revoyant un ami d'enfance.

Ce fut André qui apprit à Marie le véritable nom de son amoureux et son prochain mariage avec Mlle de Noyons.

Ils causèrent longuement, elle désolée, se lamentant, lui l'exhortant au courage, la réconfortant.

Enfin il lui fit l'aveu de son amour et lui demanda sa main.

M. Chevriot fit à Mme Joubert toute l'histoire des amours de Marie Sorel et d'André Clavière, sans oublier le moindre détail.

— C'est admirable ! exclama Mme Joubert, qui écoutait suspendue aux lèvres du vieillard.

— Oui, madame, admirable, ce qui prouve que l'amour vrai met dans le cœur tous les dévouements.

La veille, avant de s'éloigner pour toujours de Marie Sorel M. de Rosamont avait commis une nouvelle faute ; pensant que la jeune fille pouvait avoir besoin d'argent, il avait laissé un billet de mille francs sur la cheminée. Ceci avait indigné Marie, et elle lui rendit son argent.

Or, Marie avait raconté à son ami d'enfance, depuis, son mari, ce qui s'était passé entre elle et le baron.

Je ne saurais vous dire comment éclata la querelle entre André et M. de Simiane ; ce que je sais, c'est que le mari de Marie Sorel reprocha violemment au baron son odieuse conduite, et qu'il le traita de lâche, de misérable ! Enfin le terrible duel eut lieu.

— Que puis-je vous répondre, monsieur le docteur, si ce n'est que vous avez fait passer en moi vos convictions ?

Après une pause, elle continua :

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez deviné la raison de ma démarche auprès de vous, eh bien, oui, monsieur le docteur, il s'agit de mon fils, qui aime passionnément Mlle Clavière. Mais pourquoi aurais-je été assez audacieuse pour vous interroger au sujet de Mme Clavière, comme je viens de le faire, si le bonheur de mon fils et peut-être même son existence n'étaient pas en cause ?

Ah ! monsieur, j'avais un poids bien lourd sur la poitrine : vous venez de m'en délivrer ; je peux donc permettre à mon fils d'épouser Mme Clavière.

Il y a près de deux années qu'Edmond s'est épris de notre charmante voisine de Vaucresson ; vous le voyez, ce n'est pas un amour d'hier.

Il n'y a pas lutte entre mon fils et moi ; il ne me parle plus d'épouser Mme Clavière, mais il souffre horriblement, depuis quelques mois surtout.

Il n'est pas allé une seule fois à Vaucresson de l'hiver ; ce sacrifice qu'il s'est imposé a été pour lui un martyre.

Alors il n'est pas loin d'elle ; de temps à autre il peut la voir et entendre sa voix.

Il a su se contenter de ses joies fugitives, mais elles ne peuvent plus lui suffire.

Ses souffrances sont d'autant plus terribles qu'elles sont contenues, et elles m'inspirent des craintes d'autant plus vives qu'elles ne se manifestent point par les plaintes ; elles sont muettes. Mais, hélas ! je vois l'œuvre de destruction qu'elles accomplissent.

Tenant compte de mes susceptibilités, de mes scrupules, et peut-être même les partageant, Edmond a fait tout ce qu'il a pu pour se guérir de son amour ; mais on n'échappe pas facilement à une chose qui vous tient, qui vous serre, qui vous enlace.

Dans cette lutte contre sa passion, celle-ci est restée triomphante et Edmond a été brisé.

Mon malheureux fils n'est plus que l'ombre de lui-même, son courage s'est émoussé, ses forces morales s'éteignant et je tremble pour sa vie et sa raison.

Je n'ai plus d'espoir qu'en Mme Clavière.

Nous devons nous installer à Vaucresson dans les premiers jours d'avril ; mais je ne veux pas attendre jusque-là : dès demain j'irai demander à Mme Clavière sa main pour mon fils.

Monsieur le docteur, pensez-vous que ma demande sera favorablement accueillie ?

M. Chevriot avait écouté avec une grande gravité.

Il répondit :

Mon Dieu, madame, je ne puis pas préjuger qu'elle sera la réponse de Mme Clavière.

— Pourtant vous connaissez toutes ses pensées.

— Peut-être pas toutes, madame.

Et puis il est des choses que telles ou telles circonstances, telles ou telles causes peuvent modifier.

— Mme Clavière tient entre ses mains le salut de mon fils.

— C'est une des causes dont je viens de parler, madame.

Sans aucune doute, Mme Clavière sera très touchée de votre démarche, mais je vous le répète, je ne saurais dire comment votre demande sera accueillie.

— Monsieur le docteur, il est certain que Mme Clavière, que vous appelez votre fille, vous consultera.

— Je le crois.

— Puis-je espérer que mon fils aura en vous un appui ?

— Certainement, madame.

— Merci.

Et, avec cette grâce charmante de la femme du monde, Mme Joubert tendit sa main au vieillard.

III

LA DEMANDE EN MARIAGE

Madame Clavière avait compris que, pour trois femmes seules, il y avait du danger à habiter une maison presque isolée et à une aussi faible distance du bois.

Dans les derniers mois de l'année précédente, c'est-à-dire avant l'hiver, elle avait fait construire un bâtiment assez important, comprenant, au rez-de-chaussée ; écurie, remise, sellerie et, au-dessus, un logement de jardinier et un autre pour un cocher.

Elle avait donc pris un jardinier et un cocher.

Ce nouvel arrangement n'avait pas été sans causer quelque chagrin à Charles Pinguet, qui s'était fait une douce habitude de conduire la jeune femme. Mais celle-ci lui avait fait comprendre que, maintenant qu'elle sortait presque tous les jours, il était impossible qu'il continuât sa mission de dévouement, attendu qu'il ne pouvait pas vivre complètement séparé de sa femme.

Enfin il y avait deux hommes à la villa, plus un superbe chien bouledogue qui avait été investi des fonctions de garde nuit de la propriété.

Le lendemain de sa visite à M. Chevriot, à dix heures du matin, le coupé de Mme Joubert s'arrêta devant la villa Clavière.

La mère d'Edmond mit pied à terre et, avant qu'elle eût sonné, le dogue donna de la voix, annonçant ainsi une visite.

Louise vint ouvrir et ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant Mme Joubert.

Elle fit entrer la visiteuse dans le petit salon, s'éloigna, et au instant après, Mme Clavière parut, toujours vêtue avec la même simplicité, mais plus que jamais rayonnante de beauté et parée de toutes les grâces de la jeunesse.

—Chère madame, dit-elle, tendant ses deux mains à Mme Joubert et accompagnant ses paroles d'un délicieux sourire, vous me causez une bien agréable surprise.

—Mon cœur, madame, plus encore que ma voix, vous remercie d'un si gracieux accueil.

Elles s'assirent.

—Est-ce que déjà, vous venez vous installer à la campagne ? demanda Mme Clavière.

—Oh ! non, pas encore. Mais nous aimons beaucoup Vaucresson, mon fils et moi, et si rien ne vient contrarier nos projets, nous ne resterons plus que quelques jours à Paris.

—Alors vous êtes venue pour donner des ordres concernant votre prochaine arrivée ; je vous remercie de ne pas m'avoir oubliée.

—Nous ne vous oublions pas, madame, nous pensons beaucoup, constamment à vous, au contraire.

—Vous me rendez confuse, balbutia la jeune femme.

—C'est uniquement pour avoir un entretien avec vous que je suis venue aujourd'hui à Vaucresson.

—Ah ! fit Mme Clavière étonnée.

—A cet entretien, continua Mme Joubert, plusieurs choses sont attachées : c'est mon repos, je dis plus, c'est mon bonheur et celui de mon fils qui en peuvent sortir, ou bien ce sera une grande douleur, le désespoir.

—Mon Dieu, madame, je ne comprends pas, prononça la jeune femme d'une voix tremblante.

—Madame Clavière, mon fils vous aime.

—Madame ! fit la jeune femme devenant très pâle.

—Mon fils vous aime ; sans vous, il ne peut plus être heureux.

—Oh !

—Madame Clavière, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour Edmond Joubert.

Marie, comme accablée, avait laissé tomber sa tête sur son sein.

—Vous êtes mère, reprit Mme Joubert, vous savez quelles tortures il y a dans le cœur d'une mère qui voit souffrir son enfant ; mon fils est malheureux, si vous le repoussez, son existence est brisée ; c'est une mère qui vous supplie, ayez pitié de mon fils !

Mme Clavière se redressa brusquement.

—Ainsi, s'écria-t-elle avec une amertume profonde, c'est ma beauté, toujours ma fatale beauté... Et pourtant, continua-t-elle en se tordant les bras, je ne peux pas me défigurer, me rendre laide, repoussante.

—Madame, dit la mère d'Edmond d'une voix oppressée, votre beauté sans doute, a attiré les regards de mon fils ; mais croyez-le, oh ! croyez-le bien, ce qu'il aime en vous ce sont les admirables qualités de votre cœur.

—Ah ! mes qualités !... Mais, madame, M. Joubert me connaît à peine.

—Il vous connaît assez pour avoir pu vous apprécier, et depuis bientôt deux ans qu'il vous aime...

—Non, vous dis-je, non, interrompit la jeune femme, vous et votre fils ne me connaissez pas ! Ce que je suis, vous ne le savez pas exactement ; ce que j'ai été, vous l'ignorez !

—Vous vous trompez ; vous n'avez rien à nous apprendre, nous savons tout.

—Tout ?

—Et ce que nous avons appris, nous voulons l'oublier, nous ne voulons pas le savoir.

—Ainsi, répliqua la jeune femme, mon passé vous est connu !

—Je vous demande pardon d'avoir voulu le connaître, madame ; il s'agissait du bonheur de mon fils, de son avenir.

—Vous n'avez rien à vous faire pardonner, madame ; je comprends tous les devoirs d'une mère et je vous approuve. Enfin vous connaissez mon passé, et malgré tout, M. Edmond Joubert voudrait me prendre pour femme et c'est vous, sa mère, qui venez me demander de l'épouser !

—C'est que... je suis femme ! répondit simplement Mme Joubert.

Que de choses dans ces trois mots !

L'ancienne fiancée du comte de Rosamont regarda fixement Mme Joubert.

Deux larmes roulaient dans ses yeux.

La mère d'Edmond reprit :

—Vous êtes sans famille ; dans M. le docteur Chevriot, que j'ai vu hier et qui est instruit de ma démarche, vous avez retrouvé un père et vous n'avez plus qu'à retrouver une mère ; soyez l'épouse aimée d'Edmond Joubert, soyez ma fille ! Oh ! mon fils ne sera pas seul à tout faire pour vous rendre heureuse et vous faire oublier complètement vos souffrances d'autrefois, je serai avec lui et la tâche nous sera facile ; je vous aimerai, je vous chérirai !... Et votre petit André, que vous adorez, nous l'adorerons ; il sera notre enfant, notre fils à tous les trois et, avec vous, la joie de notre maison.

Oh ! n'ayez aucune inquiétude au sujet de ce cher petit ; si vous aviez d'autres enfants, il y aurait égalité entre eux et André, leur aîné, c'est-à-dire que tous auraient les mêmes droits de par la volonté de mon fils et la mienne.

Il eut une question qui pourrait être réservée et que, cependant, je crois devoir aborder dès maintenant ; si désintéressée que vous soyez, elle ne saurait vous trouver absolument indifférente : il s'agit de notre fortune qui est d'environ trois millions.

Oh ! je sais que, attachée à votre existence modeste, préférant à tout le calme d'une vie revirée, vous faites peu de cas d'une grande fortune ; vous n'avez aucune ambition, mais si vous n'êtes pas ambitieuse pour vous, vous le serez un jour pour votre fils ; eh bien, cette fortune que nous vous offrons vous permettra, dans quelques années, de préparer à votre cher André un brillant avenir.

—Madame, répondit Marie d'une voix vibrante d'émotion, mon cœur est pénétré d'admiration et de reconnaissance ; mais sans le vouloir, vous me rendez bien malheureuse ; vous me faites éprouver une douleur que je ne connaissais pas encore.

—Mais... interrompit Mme Joubert,

—Je vous en prie, madame, laissez moi parler et écoutez-moi !

M. Edmond Joubert est honnête, généreux, loyal, et je n'ai pas à la cacher, il a toutes mes sympathies. Il a pu, disiez-vous tout à l'heure, apprécier mes qualités, j'ai su également apprécier les siennes ; il aime sa mère, il la vénère ! Bon fils, il sera un excellent mari, et je suis convaincue que l'épouse qu'il se donnera sera heureuse. Mais je ne puis être cette femme heureuse.

La physionomie de Mme Joubert prit subitement une expression douloureuse.

—Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix affaiblie.

—Je ne veux pas me marier.

—Oh ! mon Dieu !

—Je ne veux pas me marier, madame ; mais le voudrais-je et le pourrais-je, je ne me marierais pas. Je ne me marierais pas, parce que je ne pourrais pas donner à mon mari la tendresse qu'il aurait le droit d'exiger de sa femme, cet amour sans lequel aucune union ne peut-être heureuse, aucune union selon moi n'est possible.

Oui, il faut aimer celui qui associe son existence à la vôtre,

et je ne peux plus aimer, moi, pour tout autre amour que ce lui que je dois à mon enfant, mon cœur est fermé comme l'est aux profanes le sanctuaire d'une divinité mystérieuse.

La mère d'Edmond hocha la tête.

—Hélas ! madame, dit elle d'une voix plaisante, vos paroles m'ont broyé le cœur ; j'étais venue avec l'espérance, vous repoussez ma demande, je vais retourner à Paris la mort dans l'âme. Ah ! pour mon malheureux fils, que vous condamnez à souffrir, c'est le désespoir !

—Il vous a pour le consoler, madame ; votre tendresse de mère aura raison de sa douleur

—Je ne pourrai rien, rien !

—Laissez-moi croire le contraire.

—Je ne pourrai rien, vous dis-je, rien ; si grande que soit ma tendresse, si absolu que soit mon dévouement, je serai impuissante. Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir comment il vous aime !

—Je vous le dis encore, madame, je suis très malheureuse de cet amour que j'ai fatalement inspiré, et cependant, j'en prends le ciel à témoin, je n'ai rien fait pour le faire naître.

—C'est vrai, c'est vrai, et mon pauvre fils le reconnaît lui-même ; mais il vous a vue et il vous a aimée ; cela devrait être, c'était fatal ! Si vous le voyez aujourd'hui, vous ne le reconnaîtrez plus, tellement il est changé, et vous le prendriez en profonde pitié ; le malheureux est comme écrasé, il n'a plus ni force, ni courage, ni volonté.

—Il faut qu'il reprenne son énergie.

—Oui, il faut, il faudrait ; mais comment, quand en lui tous les ressorts sont brisés ? Hélas ! madame, je n'aurais jamais cru que l'amour pût être un mal aussi terrible.

Ces paroles rappellèrent brusquement à la jeune femme que André Clavière avait aussi été un désespéré d'amour.

Elle soupira et baissa la tête.

Mme Joubert reprit :

—Cependant, ce matin, quand je lui dis que j'allais vous faire une visite et quel était l'objet de ma démarche, il m'a semblé que je le voyais renaître. Il s'était redressé, sa physiologie s'était animée, ses yeux s'étaient remplis de clarté. Oui, c'était comme une résurrection. Je l'ai quitté en lui laissant l'espoir au cœur ; et maintenant, je vais lui porter le désespoir. C'est affreux !

Et, voilant son visage de ses mains.

—Ah ! il en mourra ! s'écria-t-elle avec un accent déchirant.

—De grâce, madame, ne parlez pas ainsi, n'avez pas une pareille pensée. La tendresse d'une mère est plus puissante que vous ne le croyez, elle saura trouver des paroles, des accents qui apaiseront sa douleur ; vous l'aidez à chasser de son cœur un amour sans espoir, et bientôt un autre amour effacera de sa pensée jusqu'à son souvenir ; il y a dans votre monde tant de jeunes filles charmantes qui ne demandent qu'à aimer.

Mme Joubert secoua la tête.

—Reprenez courage, madame, vous sauverez votre fils.

—Hélas ! vous seule pourriez le sauver, et vous ne le voulez pas !

—Ne dites pas cela, madame ; je le voudrais, mais ce que vous me demandez est impossible.

—Mais vous vous êtes donc condamnée à un éternel vœu ?

—Oui.

—Et vous n'avez que vingt-trois ans ?

Je ne veux vivre que pour mon enfant et pour me souvenir.

—Ah ! je comprends, vous avez aussi une plaie au cœur.

—Oui, j'ai au cœur une plaie inguérissable, mais un culte.

Mme Joubert laissa échapper un profond soupir.

Devant une grande douleur d'une mère, si digne de ce titre, Mme Clavière sentait son cœur se briser.

Elle eut tout à coup une idée qui ne pouvait être inspirée que par une grande âme comme la sienne.

—Madame, reprit-elle, je puis peut-être vous aider à guérir, à sauver votre fils.

—Comment ?

—En le voyant, en causant avec lui ; envoyez-moi M. Edmond Joubert.

—Ainsi, vous voudrez bien le recevoir ?

—Oui, s'il lui plaît de me faire une visite.

—Oh ! il viendra. Quel jour pourrez-vous le recevoir ?

—Demain, je ne sortirai pas, je l'attendrai toute la journée. Mme Joubert essuya ses yeux et, devenue plus calme, prit congé de Mme Clavière.

* * *

Le lendemain, vers deux heures, Edmond Joubert se présenta à la villa. Mme Clavière l'attendait, elle le reçut aussitôt. Quoique prévenue, la jeune femme n'en remarqua pas moins le changement qui s'était fait en quelques mois chez Edmond il était pâle, amaigri, avait les yeux fatigués, avait beaucoup visilli.

On voyait bien, comme l'avait dit sa mère, qu'en lui tous les ressorts étaient brisés et qu'une œuvre lente de destruction s'accomplissait.

—Le mal est plus grave que je ne le supposais, pensa Marie.

Elle avait tendu la main au jeune homme, puis lui avait indiqué un siège et s'était assise en face de lui.

—Je vous remercie, madame, dit-il, d'avoir bien voulu m'autoriser à vous faire cette visite.

—C'est moi, monsieur, qui ai désiré vous voir afin de causer quelques instant avec vous ; j'ai pensé que, dans votre intérêt, notre entretien ne serait pas inutile. Madame votre mère vous a rapporté, sans doute, la conversation que nous avons eue ensemble ?

—Oui, madame, et désolé, désespéré, je suis venu.

—Vous êtes venu et nous allons causer... je ne peux pas dire comme deux amis, car je n'ose pas vous considérer comme un ami et vous ne pouvez pas voir en moi une amie.

—Oh ! madame, madame !

—Monsieur Joubert, vous avez eu la pensée de faire de moi votre femme, plus que la pensée, puisque votre mère est venue hier me présenter votre demande en mariage ; c'est un grand, un très grand honneur que vous et votre mère m'avez fait, monsieur, et, certes, je pourrais être fière d'un pareil honneur, si j'en étais digne.

—Que dites-vous exclama le jeune homme.

Je dis, répondit elle, très clame, que je suis indigne de l'honneur que vous m'avez fait.

Il eut un geste énergique de protestation.

—Il faut voir les choses telles qu'elles sont, monsieur Joubert, et non à travers les couleurs du prisme. Quand vous avez autour de vous, dans les salons parisiens, de si belles jeunes filles gracieuses, distinguées, siches, qui seraient si fières d'attirer vos regards, si heureuses de vous aimer, comment avez-vous pu songer à m'épouser, moi, une veuve, une mère, une femme presque vieille déjà ?

—Parce que c'est vous que j'ai aimée, que j'aime ! répondit-il avec feu. Aucune de ces jeunes filles dont vous venez de parler n'a jamais attiré mes regards ; vous seule pouviez faire naître l'amour dans mon cœur, vous seule aviez le pouvoir de verser en moi toutes les ivresses, de me faire connaître les joies ineffables on de me faire souffrir comme je souffre aujourd'hui comme j'ai souffert depuis plus année.

Ah ! vous êtes une veuve, vous, êtes une mère ! Et qui vous dit que ce n'est point parce que vous êtes une veuve et une mère que j'ai été irrésistiblement attiré vers vous et que je vous et que je vous ai ainsi aimée, adorée ?...

Vous prétendez que, déjà, vous êtes vieille ; c'est votre bouche qui dit cela et non vos traits charmants ; d'ailleurs je sais votre âge.

—Soit, j'ai vingt trois ans ; mais j'ai connu bien des douleurs, ce sont les souffrances qui m'ont vieillie.

—Je les avais devinées, ces mystérieuses douleurs, je vous en ai aimée davantage et elles ont donné plus de force à mon amour.

—C'est alors que vous deviez voir que je n'étais pas une femme dans les conditions ordinaires de la vie, alors que vous auriez dû réfléchir et résister à cet entraînement fatal qui vous faisait me rechercher au lieu de me fuir.

—Vous fuir !

—Vous éloigner de moi, si vous aimez mieux, avec indifférence et dédain.

—Ah ! vous vous méprisez ! s'écria-t-il.

—Je ne suis pas une coquette, monsieur Joubert, et je n'ai pas ce rôle à jouer avec vous. Ce n'est pas non plus devant vous que je voudrais chercher à me parer de vertus que je ne possède pas.

—Mais vous les avez, ces vertus dont vous voulez vous dépouiller !

—Où les trouvez-vous, monsieur ? Est-ce dans l'histoire de ma vie, que vous connaissez ?

—Moi, je vous ai placé si haut dans mon estime que rien au monde ne saurait vous atteindre.

—Votre générosité est grande comme l'indulgence de Mme Joubert.

—Je vous aime-

—Oui, vous m'aimez maintenant, mais vous cesserez de m'aimer.

—Jamais !

—Ne dites pas jamais ; vous cesserez de m'aimer, il le faut, afin que vous puissiez donner votre amour à une autre que vous aurez choisie.

—Pour moi, à côté de ma mère, il n'existe qu'une femme au monde, vous.

Marie secoua la tête.

—Aveuglement, folie ! fit-elle.

Monsieur Edmond, reprit-elle, vous cesserez de m'aimer parce que votre bonheur et la tranquillité de votre mère l'exigent, vous cesserez de m'aimer parce que je ne puis être votre femme et qu'on ne garde pas en son cœur un amour sans espoir.

—Et cependant, madame, je le gagnerai ; j'en ferai ma religion ! Ah ! tenez, je préfère mourir de mon amour que de vivre sans lui !

—Vous vivrez, monsieur Edmond, et vous cesserez de m'aimer ; pour moi aussi, dans mon intérêt, il le faut.

—Pour vous, dans votre intérêt ? répéta-t-il.

—Mais comprenez donc que je souffre, moi aussi et cruellement, de cet amour que j'ai eu le malheur de vous inspirer.

—Oh ! fit-il en tressaillant.

—Eh bien, oui, continua-t-elle d'un ton douloureux, vous m'aimez et vous me faites souffrir.

Suis-je assez malheureuse, mon Dieu !

Mais je suis donc vraiment maudite pour être ainsi fatale à ceux qui me témoignent de la sympathie et que je serais si heureux d'avoir pour amis !

—Ah ! madame, s'écria le jeune homme éperdu, c'est une pointe acérée que vous enfoncez dans mon cœur !

—Pourquoi ne voulez-vous pas écouter la voix de la raison ? répliqua-t-elle en pleurant.

—Quoi, maintenant vous pleurez, et c'est moi qui fais couler vos larmes !

Mon Dieu, mon Dieu, mais vous voulez donc que je meure de douleur à vos pieds !

En prononçant ces paroles il s'était agenouillé devant la jeune femme.

—Que faites-vous, monsieur ? dit-elle ; je vous en prie, relevez-vous !

Il obéit et regarda Mme Clavière piteusement, comme un enfant que sa mère vient de gronder.

IV

UN MALADE DIFFICILE A GUÉRIR

Après quelques instants de silence, la jeune femme reprit : —Monsieur Edmond, tout à l'heure vous avez dit : "Ma mère vous trouve digne d'elle."

—Et j'ajoute qu'elle partage mon admiration pour vous.

—Comme je suis admirable, en effet ! répliqua Mme Clavière avec ironie.

Monsieur Joubert, continua-t-elle gravement, si vous croyez que je suis flatté par tant d'enthousiasme, vous vous trompez : c'est l'effet contraire qui se produit en moi : plus vous voulez m'élever, plus je me sens abaissée.

Non, non, monsieur Edmond, il y a trop de générosité et de bonté dans votre cœur pour que vous vouliez me mettre dans une situation qui ferait de moi une martyre !

Le jeune homme l'écoutait haletant, éperdu.

—Ah ! s'écria-t-elle, vous voyez bien que je ne peux pas être votre femme, que vous devez cesser de m'aimer !

Comme il secouait tristement la tête :

—Quoi que vous disiez et fassiez, reprit-elle, le passé est là sombre, impitoyable, dressé entre vous et moi. Je ne veux pas, entendez-vous ? que mes malheurs rejaillissent sur vous et votre mère ; et quand vous oubliez ce que vous devez à vous-même, moi, monsieur Edmond, je défends votre bonheur !

Le jeune homme tressaillit violemment.

—Ah ! je vous comprends maintenant, je vous comprends ! s'écria-t-il, tendant vers elle ses mains frémissantes, vous vous accablez, vous vous écrasez, vous vous méprisez vous-même, espérant ainsi me forcer au mépris de votre personne. Oh ! ne dites pas non, c'est un rôle que vous jouez. Et il vous grandit encore, il vous rend sublime !

—Mais malheureux, répliqua-t-elle avec douleur, quand on a un malade à guérir, on cherche le remède à sa guérison. Eh bien, monsieur Joubert, vous êtes malade et, à tout prix, il faut que je vous guérissse.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

—Voyons, monsieur Edmond, reprit doucement Mme Clavière, ce n'est pas seulement le corps d'une femme que vous voulez posséder en vous mariant, vous voulez aussi, et surtout, avoir son cœur et son âme ?

—Oui, elle tout entière.

—Eh bien, je ne puis pas être cette femme-là, moi ; je ne peux pas vous aimer comme vous devez être aimé, comme vous méritez de l'être. Je ne peux plus aimer, mon cœur est mort.

—Oh ! ne dites pas cela !

—Mon cœur est mort, je vous le dis, mort pour cet amour que vous voudriez que je vous donnasse en échange du vôtre. Et voilà pourquoi encore je ne peux pas, je ne veux pas me marier.

—Et pourtant, répond-il avec vivacité, malgré ce passé que vous évoquiez tout à l'heure avec tant de force, vous avez épousé M. Clavière !

—Oui, j'ai épousé M. Clavière. Et puisque vous invoquez le nom de ce mort qui m'est si cher, ce nom inséparable de tous mes souvenirs, je vais vous parler d'André Clavière.

Je croyais n'avoir en lui qu'un ami, un ami d'enfance, puisqu'il m'avait vue naître et que j'avais grandi près de lui ; je me trompais. André m'aimait, comme vous m'aimez, monsieur Edmond, d'un amour profond. C'était une passion.

Son père étant mort, devenu libre de ses actions, il vint à Paris pour me retrouver et, avant de m'avoir vue, découvrit ce que je faisais. Il ne me dédaigna point, et quand je fus abandonnée, sachant que j'avais besoin d'un dévouement, il se présenta chez moi.

Alors, pour la première fois, il me parla de son amour et me supplia, à genoux, d'accepter son nom.

Je lui répandis non, et à tout ce qu'il put invoquer, toujours non. Je dus lui dire, pour lui faire comprendre mon refus, ce

que je viens de dire à vous-même. Mais voyez dans quelle horrible situation je me trouvais : si je ne consentais pas à être sa femme, André avait pris la résolution de se donner la mort.

Que faire ?

Pour échapper à ce mariage qui m'épouvantait, et croyant ainsi sauver André de la mort, ce fut moi qui eut recours au suicide. J'allumai le charbon et je n'avais peut-être plus que quelques secondes à vivre, quand André pénétra dans ma chambre en enfonçant la porte. J'étais sauvée !

On a pu croire que c'était à cause de mon abandon que j'avais voulu en finir avec la vie ; je viens de vous dire la vérité.

Puis, Mme Clavière lui raconta le dévouement d'André, son duel et sa mort tragique.

Le jeune homme, à qui sa mère n'avait pas fait connaître tous ces détails, était stupéfié.

—Eh bien, monsieur Joubert, continua Marie, que pensez-vous de l'action de ce jeune homme, qui est mort pour moi ?

—C'est admirable, madame.

—Voilà pourquoi je garderai éternellement pieusement, le souvenir d'André Clavière ; pourquoi, fidèle à sa mémoire vénérée, je veux rester veuve.

—Mais, dit Edmond, je ne vous défendrais pas de vous souvenir, je ne vous empêcherais point d'honorer la mémoire d'André Clavière.

—Vous ne comprenez pas bien, répondit-elle ; mon cœur est ouvert à l'amitié, mais cet autre sentiment, que nous appelons l'amour, en est à jamais banni.

—De grâce, permettez moi d'espérer.

—Non, non, c'est impossible ! Je reste veuve parce que, ne pouvant plus aimer, je ne veux pas me remarier.

Le jeune homme l'issa échapper une plainte sourde et courba la tête.

Il y eut quelques instants de silence.

—Monsieur Edmond, reprit Mme Clavière d'une voix imposante, mais pleine de douceur, j'ai quelques amis ; vous les connaissez maintenant, excepté un, qui est très éloigné de moi : ce sont M. le docteur Chevriot, M. Mabillon, M. Philippe Beaugrand, cet excellent Charles Pingue et Charlotte, sa femme. Je viens de vous le dire, mon cœur est toujours ouvert à l'amitié ; eh bien, je vous offre mon amitié, voulez-vous être aussi un de mes amis ?

Et elle lui tendit la main.

Il fléchit le genou, saisit cette main fine et blanche, qui s'avancait vers lui, et la porta respectueusement à ses lèvres.

—Eh bien, acceptez-vous ? dit-elle.

—Oui. Mais...

—Oh ! pas de restriction, vous êtes mon ami et je suis votre amie. Et tout de suite, m'emparant de cette autorité affectueuse que donne l'amitié, vous allez me promettre de travailler dès maintenant à votre guérison, c'est-à-dire de prendre la ferme résolution d'arracher de votre cœur un amour qui rend malheureuses trois personnes : vous, votre mère et moi.

—Je ne pourrai jamais !

—Ces paroles sont d'un homme faible et je veux, votre amie exige que vous soyez fort. Reprenez votre énergie, armez-vous de toute votre volonté, dites-vous que vous avez à rendre la tranquillité à votre mère ; que moi, maintenant votre amie, je souffrirais de vous voir souffrir, et songez qu'il s'agit de votre bonheur et de votre avenir. Alors, monsieur, l'apaisement se fera en vous ; puis, avec l'aide de votre excellente mère, vous chercherez et trouverez une belle jeune fille dont le doux regard et le sourire achèveront votre guérison.

—Aucune jeune fille ne peut vous être comparée ! s'écria-t-il.

—Pourquoi dites-vous cela ? Parce que — vous me l'avez avoué, — des plus gracieuses, des plus charmantes, des plus jolies vous avez toujours détourné vos yeux. Eh bien, vous les regarderez et n'aurez plus qu'à choisir. Du milieu des cendres d'un amour éteint, un nouvel amour renaitra et vous fera connaître toutes les joies, tous les enchantements de la vie, et

vous pourrez vous dire avec fierté : J'étais l'esclave d'une passion, elle pouvait me tuer ; mais j'ai lutté contre elle et je l'ai vaincue.

Le jeune homme s'était redressé et, frémissant, les prunelles dilatées, il contemplait Mme Clavière comme en extase.

—Ah ! s'écria-t-il avec une sorte d'exaltation, il me semble que, déjà, je sens en moi cette force que vous m'ordonnez d'avoir ! Quoi, vous avez la puissance de me transformer ainsi ! Mais de quelle nature est donc votre pouvoir ?

Elle répondit avec un doux sourire :

—Mon pouvoir, c'est la raison !

Quand, un peu plus tard, Edmond Joubert sortit de la villa Clavière, il n'était déjà plus le même homme.

Mais il n'avait nullement pris la résolution de se guérir de son amour ; se faisant illusion, il ne pouvait pas admettre qu'il fût sans espoir. Il se disait que l'amitié conduit à l'amour, et il espérait qu'à force de persévérance il parviendrait à se faire aimer.

Quelques jours après il écrivit à Philippe Beaugrand le billet que voici :

“ Cher monsieur,

“ Je désire vous entretenir d'une chose des plus sérieuses et qui n'est pas sans intérêt pour vous.

“ Si vous pouviez disposer en ma faveur de votre soirée de demain, nous dînerions ensemble dans un restaurant, chez Bignon, par exemple.

“ Si vous êtes libre, veuillez me le faire savoir par un mot, et je vous attendrai à cinq heures, dans mon coupé, à la porte du ministère.

“ Avant le dîner, nous ferons une promenade au bois.

“ Bien à vous,

“ EDMOND JOUBERT.”

Il reçut le soir même la réponse de l'ingénieur.

“ Je vous donne ma soirée de demain, heureux de la passer avec vous.

“ Amitiés,

“ PHILIPPE BEAUGRAND.”

Le lendemain, entre cinq et sept heures, comme il avait été dit, Edmond et Philippe, devenus amis depuis qu'ils s'étaient rencontrés chez Mme Clavière, firent une promenade au bois et aux Champs-Élysées.

Edmond gardant le silence au sujet de cette chose des plus sérieuses dont il voulait entretenir Philippe, celui-ci ne crut pas devoir l'interroger, pensant bien que la confiance viendrait à son heure.

Les deux amis dînèrent dans un salon du restaurant Bignon, et ce fut seulement quand on leur eut servi le café, des liqueurs et des cigares, que M. Joubert se décida enfin à aborder la grosse affaire.

—Mon cher ami, dit-il, je me trouve dans une situation difficile, pénible, à laquelle je voudrais vous intéresser, car vous pouvez faire, j'en ai la conviction, beaucoup pour moi.

—Ah ! Et de quoi s'agit-il ?

—Du bonheur de ma vie.

—Oh ! oh ! c'est sérieux, très sérieux, en effet. Mais expliquez-vous.

—Mon ami, j'aime Mme Clavière.

Philippe eut un haut-le-cœur et pâlit.

—Ah ! balbutia-t-il, vous aimez Mme Clavière.

—Ce n'est pas dire assez, elle est l'objet de mon adoration.

—Vous l'aimez depuis longtemps ?

—Depuis deux ans.

—Cela compte. Mais que voulez-vous que je fasse à cela ?

—Vous êtes un des meilleurs amis de Mme Clavière, elle a en vous une très grande confiance et j'ai tout lieu de croire que, si vous plaidez ma cause auprès d'elle, vous la gagnerez.

—Mon cher Edmond, permettez-moi de vous dire que je n'ai point le pouvoir que vous me supposez ; je connais assez Mme Clavière pour vous dire qu'elle n'est pas femme à se laisser diriger jamais par une influence étrangère. Dans tous les cas, franchement, ce n'est pas à moi à faire votre demande en mariage.

—Mon ami, cette demande a été faite.

—Ah ! Et par qui ?

—Par ma mère, il y a quelques jours.

—Quelle réponse Mme Clavière a-t-elle faite à Mme Joubert ?

—Elle a répondu qu'elle ne pouvait plus aimer, qu'elle ne pouvait et ne voulait pas se remarier.

—Mon cher Edmond, si c'est une résolution fermement prise par Mme Clavière, et je le crois, nulle puissance au monde ne la fera changer.

—Pourtant, j'espère le contraire.

—On veut toujours espérer, quand on aime.

—Le lendemain de la visite que ma mère lui a faite, Mme Clavière ayant témoigné le désir de me voir et de causer avec moi, je me suis rendu auprès d'elle.

—Alors ?

—Elle m'a reçu de façon charmante, avec une grande affabilité.

—Et vous avez causé ?

—Oui.

—Que vous a-t-elle dit ?

—Ce qu'elle avait dit à ma mère, qu'elle était très malheureuse de cet amour qu'elle m'avait inspiré ; elle m'a conjuré de renoncer à mes projets, de me guérir d'un amour qui est, dit-elle, sans espoir. Ah ! mon ami, quelle femme adorable !

—Oui, adorable ! murmura l'ingénieur.

—Le criez-vous, Philippe, continua M. Joubert, prétendant que je ne devais avoir pour elle que de l'indifférence ou du dédain, elle s'est humiliée devant moi, abaissée, méprisée même.

—Oh !

—C'était un rôle qu'elle jouait, espérant faire naître en moi le mépris, croyant porter un coup mortel à mon amour. Je l'ai compris et je me suis crié : Vous êtes sublime !

Voyant qu'elle ne réussissait pas à mettre le trouble en moi, elle prit une autre thèse et me parla avec une grande douceur comme à un enfant ou un malade. Elle fit appel à ma raison invoqua mon avenir et mon bonheur que je brise, selon elle, la tranquillité de ma mère et son repos à elle-même ; car, m'a-t-elle dit, je souffrirais de vous voir souffrir. Elle crut devoir ensuite me donner des sages conseils.

—Que vous ne suivrez pas.

—Oui, parce que j'aime mieux mourir que de renoncer à elle.

Philippe hocha la tête.

—Finalement, poursuivit Edmond, elle m'a offert son amitié, me demandant d'être aussi son ami avec vous, M. le docteur Chevriot et M. Mabillon.

—Que vous dirai-je, Philippe ? J'étais sous le charme en la quittant et je sentais que, loin d'avoir porté atteinte à mon amour, elle y avait ajouté de nouvelles ardeurs.

Un autre serait peut-être découragé ; moi, je ne désespère pas ; je me dis qu'elle sera touchée un jour de ma persévérance et qu'elle ne pourra pas résister aux sollicitations de l'amour le plus pur, le plus dévoué et le plus exclusif qu'une femme ait jamais inspiré.

—Voilà le rêve d'un amoureux, mon cher Edmond ; mais votre rêve est loin de la réalité. Voulez-vous que je vous parle franchement ?

—Je vous en prie.

—Eh bien, mon ami, vous poursuivez un but que vous n'atteindrez pas. Du moment que Mme Clavière vous a déclaré qu'elle ne voulait pas se remarier, tenez-le-vous pour dit.

—Elle ne parlerait plus ainsi si elle m'aimait.

—Assurément ; mais elle vous a dit aussi qu'elle ne pouvait

plus aimer et que pour cette raison elle ne pouvait pas se remarier.

—Elle n'a que vingt-trois ans, Philippe, pourquoi n'aimerait-elle plus ?

—Ah ! Pourquoi ?... Je n'en sais rien ; c'est son secret.

—Il y a là un secret ?

—Oui, il existe ce secret, qu'elle ne confie à personne. N'oubliez aucune de ses paroles, Edmond, et méditez-les. Il y a des femmes qui parlent à la légère et laissent échapper de leurs lèvres des paroles irréfléchies ; Mme Clavière n'est pas de celles-là.

Elle vous a donné de sages conseils, m'avez-vous dit ; dans votre intérêt, mon ami, tenez-en compte ; ne vous brisez pas contre l'impossible ; pendant qu'il en est temps encore, remontez vite le courant qui vous entraîne.

Vous le voyez, je vous parle en toute sincérité, comme un véritable ami doit le faire ; renoncez à vos projets, Edmond ; je joins mes exhortations à celles de Mme Clavière et je vous dis comme elle : chassez de votre cœur un amour sans espoir.

—Non, j'espère me faire aimer.

—Vous ne pouvez pas réussir, son cœur est pris entièrement par l'amour maternel.

—Oui, elle adore son fils ; eh bien, je compte surtout sur cette grande affection pour me faire aimer.

—Comment cela ?

—Je suis prêt, en l'épousant, à lui donner par contrat et pour son enfant la moitié de ma fortune ; elle voudra que son fils soit riche un jour.

Philippe Beaugrand sourit.

—Mon pauvre ami, répondit-il, vous vous trompez encore, et pour reconnaître votre erreur, vous n'avez qu'à voir comment est élevé le petit André. Est-ce donc pour l'habituer à la vie facile du riche et lui donner des idées de grandeur que elle laisse son fils à la maison de Boulogne parmi des enfants recueillis par charité ?

Edmond, tout interloqué, ne répondit pas.

—Écoutez, reprit Philippe, je peux vous initier à un secret, qui n'est connu que de quelques personnes, mais il faut me promettre que vous serez d'une discrétion absolue, c'est-à-dire que vous ne révélez ce secret à personne, pas même à Mme Joubert.

—Je vous le promets, je vous le jure !

—Quel est, pensez-vous, le chiffre de la fortune de Mme Clavière ?

—On croit généralement qu'elle a dix à douze mille francs de rente.

—Vous savez qu'elle a été l'unique héritière d'André Clavière, son mari ?

—Oui.

—Eh bien, mon cher Edmond, André Clavière a laissé à sa veuve une fortune immense.

—Immense ! répéta M. Joubert ouvrant de grands yeux.

—Tout près de huit millions.

—Est-ce possible ? exclama Edmond stupéfait.

—C'est réel. L'asile de Boulogne-sur-Seine, sous le nom de Maison maternelle, a été fondé par Mme Clavière ; c'est son œuvre. Il y a eu là pour achats de terrains, constructions, mobilier, etc., plus de douze cent mille francs dépensés, et la dotation de l'œuvre est annuellement de quarante mille francs.

Malgré cela, Mme Clavière a encore actuellement, pouvant en disposer à son gré, trois cent cinquante mille francs de rente ; car, comme bien vous pensez, les économies réalisées depuis trois ans ont déjà rendu au capital les sommes dépensées pour l'établissement de Boulogne.

Et maintenant vous pouvez dire, vous qui êtes habitué à aligner des chiffres, quelle sera, dans quinze ou dix-huit ans d'ici, la fortune de Mme Clavière ou plutôt celle de son fils, si les dépenses n'excèdent jamais la dotation annuelle de la maison maternelle, quinze mille francs qu'il faut à Mme Clavière pour sa maison, soit environ soixante mille francs par an, et si le reste du revenu continue à être porté chaque année au capital.

—Ah ! mon ami, mon cher Philippe, je ne sais plus que dire. Cette révélation que vous venez de me faire me bouleverse dans tout mon être. Cette fois, je me sens écrasé et je vois s'écrouler toutes mes espérances. Ah ! mon ami, mon ami !

—Enfin vous comprenez que votre amour est sans espoir et qu'il vous faut, comme je le disais tout à l'heure, plein d'énergie et de volonté, remonter le courant qui vous entraîne.

—Oui, il le faut, vous me le faites comprendre, dit tristement Edmond. Ah ! mon cher Philippe, quelle femme étrange !

—Oui, étrange, fit M. Beaugrand rêveur ; mais c'est bien la plus admirable des mères, la plus adorable des femmes !

V

AMIS ET RIVAUX

Edmond avait laissé son cigare s'éteindre entre ses lèvres. Philippe, dès le commencement de la conversation, avait écrasé le sien dans une assiette.

Pendant quelques instants les deux amis restèrent silencieux.

Philippe paraissait absorbé en lui-même.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda Edmond.

—A bien des choses, entre autres à cette mutuelle sympathie qui nous a attirés l'un vers l'autre et a fait de nous deux amis.

—Et nous ne nous connaissions pas il y a un an.

—C'est vrai, mais Mme Clavière était entre nous comme le trait-d'union entre deux mots. Vous m'avez franchement donné votre amitié.

—Et elle est sincère.

—J'en suis sûr, et la mienne l'est également. Certes, mon cher Edmond, vous venez de me donner un témoignage auquel je suis extrêmement sensible, et votre confiance en moi m'impose le devoir de vous accorder également la mienne. Eh bien, je vais vous parler à mon tour d'un autre amour sans espoir dont Mme Clavière est aussi l'objet.

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire, Edmond, que j'aime aussi Mme Clavière, et que mon amour, non moins grand et non moins dévoué que le vôtre, n'a rien à attendre, rien à espérer.

—Oh !

—Vous aimez Mme Clavière depuis près de deux ans ; je l'ai connue moi, lorsqu'elle était encore jeune fille, avant qu'elle devînt la femme d'André Clavière, mon ami ; mon amour est né devant le lit d'un mourant, au bord d'une tombe qui allait s'ouvrir.

Mon affection pour André Clavière était profonde, et au milieu des préoccupations douloureuses qui précédèrent son mariage, sitôt suivi de sa mort, je n'avais pu me rendre exactement compte de l'impression que Marie Sorel avait faite en moi ; ce ne fut que lorsque les derniers devoirs eurent été rendus au malheureux André, que je fis l'analyse des sentiments que j'éprouvais pour la jeune veuve ; alors je découvris que c'était l'amour, un amour ardent qui s'était emparé de mon cœur.

Tout d'abord, je m'étais dit : — « Elle a de l'amitié pour moi, elle m'accorde sa confiance, elle ne me repoussera pas lorsque, arrivée à la fin de son deuil, je lui offrirai mon nom. »

—Elle n'a pas accueilli votre demande ?

—Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais et j'ai fait tout ce qui dépendait de moi afin qu'elle ne le soupçonnât point.

—De sorte qu'aujourd'hui elle ignore encore que vous l'aimez ?

—Oui.

—Et vous dites, Philippe, que votre amour est sans espoir ?

—Comme le vôtre.

—Non, non, vous vous trompez, elle vous aime !

L'ingénieur secoua la tête.

—Vous êtes aimé, vous dis-je. Ah ! je comprends mainte-

nant ! La voilà donc cette raison pour laquelle elle se retranche derrière ces paroles : Je ne veux pas me remarier. Elle vous aime, Philippe, elle vous aime, et comme elle ne soupçonne pas vos sentiments à son égard, grâce au silence que vous avez gardé, elle croit son amour sans espoir et garde le secret de ses pensées.

—Oui, Edmond, elle garde le secret de ses pensées ; mais, dans son cœur, il n'y a pour moi qu'une simple amitié.

—Mais rien ne prouve qu'elle n'éprouve pas un sentiment plus tendre.

—Rien ne le prouve, en effet, mais il y a des choses que l'on devine d'instinct ; quelque chose me dit qu'elle a fermé son cœur à l'amour, et que dès le jour de la mort d'André Clavière, elle a pris la résolution de rester veuve.

—Pourquoi aurait-elle pris une pareille résolution ?

—Hé, je ne le sais pas... là est, précisément, ce secret qu'elle ne confie à personne.

—Mais, encore une fois, je l'ai découvert, ce secret, il est dans ces trois mots. elle vous aime ! Assurément, ne se doutant pas de votre amour, elle ne peut dire à personne : J'aime M. Philippe Beaugrand.

L'ingénieur ébaucha un sourire.

—Ainsi vous ne croyez pas que je sois dans le vrai ?

—Non, non, j'ai ma conviction.

—Est-ce donc parce que vous avez cette conviction, née d'un scepticisme étrange, que vous ne lui avez jamais parlé de votre amour ?

—Oui, ce fut une des raisons qui me forcèrent à garder le silence ; mais cette raison ne s'est présentée qu'en second lieu, comme nouvel obstacle, et n'a donné que plus de force à une autre également importante et sérieuse.

—Ah !

—J'avais appris, par Me Mabillon, qu'André Clavière laissait à sa veuve une fortune de huit millions. Or, à côté de Mme Clavière, je n'étais et ne suis encore qu'un pauvre diable. J'ai à peine huit mille francs de rente et mon traitement d'ingénieur attaché au cabinet du ministre ; qu'est-ce que cela ? Quelque chose peut-être pour la fille d'un commerçant ou d'un petit bourgeois, mais rien pour Mme Clavière. L'adorable jeune femme m'attirait, mais les millions me repoussaient.

Je suis bien certain que Mme Clavière, si je lui avais de mandé sa main, n'aurait pas eu la pensée qu'il pouvait y avoir dans ma démarche un misérable calcul d'intérêt ; mais d'autres n'auraient-ils pas eu le droit de me soupçonner de vénalité ?

Le monde a la critique facile et est souvent méchant : on ne peut pas dire : je me moque du qu'en-dira-t-on ; dans certaines circonstances, celui qui a souci de sa dignité et de son honneur doit redouter le jugement du monde. Et, d'ailleurs, moi-même je me disais : « Non, c'est impossible, tu ne peux pas l'épouser, elle est trop riche. »

C'est que l'amour n'exclut pas l'amour-propre, il augmente au contraire ses susceptibilités. Il est des sentiments de délicatesse avec lesquels on ne transige pas.

On peut accepter, sans se sentir trop humilié, la supériorité intellectuelle de celle à qui l'on s'est uni ; mais il répugne à un homme de cœur d'être enrichi par sa femme.

—Ceci, mon cher Philippe, est l'exposé d'une théorie que vous pourriez défendre avec vos sentiments personnels ; mais elle est facilement controversable, et la théorie contraire peut être également défendue.

—Oh ! nous n'avons pas à chicaner sur ce point, chacun a le droit de traiter une thèse à sa manière.

Enfin, avant même d'avoir compris que je ne parviendrais pas à me faire aimer et que Mme Clavière était résolu à ne pas se remarier, la fortune de la jeune femme s'était placée en travers de mes espérances et je laissais mes illusions s'échapper.

Les millions m'écrasaient.

Vous, mon cher Edmond, vous espériez vous faire aimer et épouser Mme Clavière en lui offrant votre fortune ; moi, je

m'imposais le devoir cruel de m'éloigner d'elle à cause de ses millions.

Convaincu, je vous le répète, qu'elle ne se remarierait jamais, que son cœur était fermé à tout autre sentiment que celui de l'amitié, je voulais, je voulais, pas l'oublier, mais forcer l'amour à sortir de mon cœur.

—Et l'amour a été plus fort que votre volonté.

—Oui, puisque je l'aime toujours.

—Ah ! vous voyez bien que, quoi que je fasse, je ne cesserai pas de l'aimer !

—Le temps a raison de tout, mon ami. Je n'ai pas encore réussi à vaincre ma passion ; mais, déjà, il s'est fait en moi un grand apaisement, que je dois, je n'ai pas à vous le cacher, à un épro sentiment d'égoïsme : Je me dis : " Elle ne sera pas non plus la femme d'un autre."

—Et si vous vous trompiez ?

—Si je me trompais, ma douleur serait épouvantable et je ne sais pas de quoi je serais capable.

Mais allez, mon cher, ajouta Philippe en secouant la tête, je suis sûr de ne pas me tromper.

—Enfin, Philippe, nous sommes amis et rivaux.

—Rivaux malheureux, deux pauvres malades à guérir. Serons-nous l'un contre l'autre et en nous aidant mutuellement, entreprenons l'œuvre de notre guérison. Le voulez-vous ?

—Si ce n'est pas impossible.

—Nous le verrons bien.

Ecoutez, Edmond ; dans le cas présent, l'éloignement est, je crois, ce qu'il y a de meilleur, mais un éloignement sérieux, c'est à dire mettre entre Mme Clavière et nous une grande distance.

Le ministre des travaux publics, d'accord avec ses collègues de la marine et des affaires étrangères, va envoyer une commission d'ingénieurs en Cochinchine et en Annam où il existe, paraît-il, de très riches gisements aurifères. On me propose de faire partie de cette commission et demain je dois donner ma réponse. Si j'accepte, le quitterai la France dans huit jours.

—Oh ! vous n'accepterez pas !

—Et bien, mon cher Edmond, vous êtes dans l'erreur ; ma décision est prise, j'accepterai.

—Ce ne sera qu'une absence de quelques mois.

—Le travail de la commission ne durera que quelques mois, en effet ; mais une société, déjà en formation, sera autorisée à exploiter les gisements ; alors il y aura à faire d'importants travaux ; la société devra s'attacher plusieurs ingénieurs ; j'obtiendrai sans aucune difficulté la direction d'une partie de ces travaux à exécuter. Je pourrai donc ainsi rester plusieurs années en Extrême-Orient.

—Vous vous expatriez, vous vous condamnez à un exil volontaire.

—Que voulez-vous ? qui veut la fin veut les moyens.

—Je m'incline devant votre courage.

—Ce courage, mon ami, pourquoi ne l'auriez-vous pas comme moi ? Voyons, pourquoi ne nous embarquerions-nous pas ensemble pour l'Indo-Chine ?

—Je ne suis pas ingénieur des mines, moi.

—On peut, sans avoir ce titre, faire un voyage en Asie. Edmond, si vous le voulez, nous partirons tous deux dans huit jours.

—Mais...

—A cette condition, bien entendu, que Mme Joubert ne s'opposera point à votre départ. L'un et l'autre nous nous éloignons de la France pour la même cause, parce que nous aimons sans espoir ; la main dans la main nous allons chercher le remède à notre mal.

Si votre mère vous dit : Tu peux partir, rien ne vous retient plus à Paris.

—Soit. Mais qu'est-ce que je ferais là-bas ?

—Ce qui vous plairait. Votre fortune vous permet de choisir vos distractions. Vous m'accompagnez dans mes pérégrinations, vous pourriez même travailler avec moi ; enfin, si

vous le préférez, vous visiteriez successivement les différents États de cette importante partie de l'ancien continent.

Il va sans dire que pour vous comme pour moi, d'ailleurs, l'exil volontaire serait limité. Nous reviendrions en France dès que la cause de notre exil n'existerait plus.

—Philippe, est-ce que vous me dites tout cela sérieusement ?

—Très sérieusement, mon ami.

—Edmond baissa la tête et resta silencieux.

—Allons, mon cher, reprit M. Beaugrand au bout d'un instant, avouez que votre cœur conserve encore de l'espoir.

—Eh bien, c'est vrai.

—Et cela parce que vous ne connaissez pas Mme Clavière comme moi. Ce que vous désirez, Edmond, ce que vous voudriez, je le devine. Eh bien, je verrai celle que nous aimons et lui parlerai de votre amour. Oh ! cela me coûtera beaucoup, car c'est une mission cruelle que je me donne là ; mais n'importe, mon amitié pour vous me donnera la force de supporter cette redoutable, cette terrible épreuve.

—Philippe, mon ami...

—Je la verrai, vous dis-je, et je plaiderai votre cause avec autant de chaleur que si j'avais l'espoir de la gagner.

—Vous réussirez !

M. Beaugrand eut un sourire doux et triste.

—Mon pauvre ami, répliqua-t-il, vous ne voyez même pas que vous êtes profondément égoïste ; vous ne songez pas au mal affreux qui me serait fait, si je réussissais.

—C'est vrai, je suis cruel.

—Si je réussissais, Edmond, je ne sais pas quelles souffrances j'aurais à endurer ; mais sans récriminer, sans faire entendre une plainte, je ferais le sacrifice de mon amour.

—Ah ! mon ami, vous êtes meilleur que moi !

—Non, mais je n'ai plus d'espoir et vous espérez encore. Enfin, je ferai pour vous ce que je n'oserais pas faire pour moi. Dans le cas où je réussirais, partant dans huit jours, je vous débarrasserais de votre rival.

—Et je perdrais un ami !

—Voilà une parole de consolation. Mais il y a l'autre hypothèse : si je ne réussis pas, que ferez-vous ?

—Je partirai avec vous !

—Dès maintenant vous êtes décidé ?

—Oui.

—C'est bien.

Et les deux amis rivaux se serrèrent la main.

* * *

Le surlendemain Philippe Beaugrand se rendit chez Mme Clavière.

Il était grave, ému, soucieux.

La jeune femme sentit trembler la main qui serrait la sienne.

—Chère madame, dit-il, c'est une visite d'adieu que j'ai l'honneur de vous faire aujourd'hui.

—Une visite d'adieu ! s'écria-t-elle.

—Dans huit jours je serai déjà loin de la France.

La physionomie de la jeune femme s'attrista subitement.

Il ne lui disait pas pourquoi il partait, mais elle le comprenait.

Philippe lui dit qu'il avait accepté de faire partie d'une commission d'ingénieurs nommée par le ministre et qui allait s'embarquer pour l'Indo-Chine.

—Et quand reviendrez-vous ? demanda-t-elle.

—Pas avant quatre ou cinq ans, répondit-il.

—Assurément, dit-elle, vous trouvez certains avantages à vous éloigner de la France et vous travaillez en vue du brillant avenir qui vous attend ; mais, moi, je vais avoir un ami de moins...

—Ne croyez pas cela, répliqua-t-il vivement ; si loin que soit Philippe Beaugrand, vous pourrez toujours compter sur son amitié et son dévouement.

—Oui, je connais votre cœur.

—Maintenant, chère madame, je vais, avec votre permission, remplir auprès de vous une mission assez délicate et dont je me suis chargé.

—Mon Dieu, comme vous parlez d'un ton solennel !

—La circonstance l'exige.

—Ah ! Eh bien, mon ami, je vous écoute.

—Depuis que nous nous sommes rencontrés ici dans votre salon, Edmond Joubert et moi, nous nous sommes vus souvent et nous sommes liés par l'amitié.

—Je n'en éprouve aucune surprise : deux natures également loyales doivent se rapprocher.

—Avant hier Edmond m'a parlé de l'amour que vous lui avez inspiré.

—Ah ! il vous a parlé de cela ?

—Il m'a instruit de la démarche faite auprès de vous par Mme Joubert.

—Eh bien ?

—Comme cette démarche n'a pas eu le résultat que la mère et le fils espéraient, Edmond m'a prie d'appuyer la demande de Mme Joubert.

Mme Clavière regarda le jeune homme avec stupéfaction.

—Quoi, fit-elle, c'est vous, Philippe Beaugrand, qui venez me parler des projets de M. Edmond Joubert !

—Je ne pouvais refuser cela à mon ami.

—Votre ami vous a-t-il dit que nous avions eu ensemble un long entretien ?

—Il me l'a dit.

—Sans aucun doute, il vous a rapporté ce qui a été dit dans cet entretien, je n'ai donc pas à vous le répéter. Mais je m'étonne qu'après lui avoir parlé franchement et amicalement comme je l'ai fait, il n'ait pas renoncé à tout espoir.

—C'est qu'il vous aime.

—Je le crois, il me l'a répété sur tous les tons ; mais je lui ai répondu, et cela devait lui suffire. M. Edmond Joubert a de grandes qualités, il est de ceux qui ont droit à l'amour d'une femme, mais croit-il donc que si j'avais eu l'intention de me marier, je n'aurais pas trouvé, même avant de le connaître, celui à qui, heureuse et fière, j'aurais donné mon cœur ? Certes, en vous prenant pour avocat, M. Joubert ne pouvait mieux choisir, mais je vous le dis tout de suite, afin de vous éviter une peine inutile, vous ne pouvez pas gagner votre cause.

—Alors vous ne voulez plus m'écouter ?

—Si, je veux bien vous écouter. Mais vous êtes prévenu.

—Ce qui plaide plus éloquentement que je ne saurais le faire en faveur de la demande dont vous avez été l'objet, c'est que Mme Joubert et son fils croyaient que vous n'aviez qu'une très modeste fortune.

—Aussi ai-je été fort touchée de leur désintéressement.

—Cependant, en lui faisant promettre d'en garder le secret, j'ai cru devoir apprendre à Edmond Joubert que vous aviez une très grande fortune.

Vous me pardonnerez cette indiscretion en faveur de l'intention qui me l'a fait commettre. Après avoir dit à Edmond tout ce que je pouvais pour le convaincre que son amour était sans espoir et qu'il devait faire d'énergiques efforts pour le chasser de son cœur, voyant qu'il comptait sur sa fortune pour vous faire revenir sur votre première décision, je devais lui prouver qu'il se trompait. Mais le chiffre énorme de votre fortune ne l'a pas effrayé.

—Et il a eu raison. Si je devais me remarier, je considérerais comme honteux de mettre la question d'argent dans le mariage.

—Oh ! je sais cela. Je savais aussi avant de vous parler de M. Joubert, que j'allais essayer de défendre une cause perdue d'avance.

—Vous, mon ami, vous me comprenez.

—Je n'ai pas cette prétention. Toutefois, sans avoir pénétré le secret de vos pensées, sans pouvoir dire si c'est un serment que vous avez fait, j'ai deviné que vous aviez complètement fermé votre cœur à l'amour et que, ne voulant ou ne pouvant

plus aimer, le mariage était pour vous comme une chose défendue

—Je n'ai fait aucun serment, mon ami, mais vous avez deviné la vérité : ne pouvant plus aimer, je ne peux pas me remarier.

—Cependant, à votre âge, est-il possible que vous soyez condamnée à vivre seule ?

—Seule ! Est-ce que je n'ai pas mes souvenirs ?

—Sans doute, les souvenirs occupent la pensée, mais, permettez-moi de vous le dire, on ne vit pas éternellement avec des souvenirs.

—Et mon fils ! Est-ce que je n'ai pas mon petit André à aimer ? Est-ce que je n'ai pas à m'occuper de son éducation, à songer à son avenir ?

—Assurément, il peut se faire que votre tendresse pour votre fils suffise à remplir votre vie. Mais l'amour maternel, si grand qu'il soit, ne peut jamais exclure cet autre amour qui embrase le cœur de la femme et de l'homme, qui est l'union intime de deux âmes, l'étreinte passionnée de deux êtres.

Quoi que vous disiez, vous n'empêcherez pas les lois de la nature d'exister. La femme est née pour aimer et être aimée, c'est le besoin absolu de son âme ; elle a été créée pour l'homme comme l'homme a été fait pour la femme, et ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre.

Je vous le demande, quel tort feriez-vous à votre fils en aimant l'époux dont vous seriez la compagne ? Est-ce que la tâche maternelle que vous avez à remplir en souffrirait ? Non, elle vous serait, au contraire, plus facile.

La jeune femme, qui avait écouté, la tête inclinée, se redressa brusquement.

Ses yeux s'étaient remplis de clarté et son front semblait enveloppé de lumière.

Elle eut un sourire mystérieux qui répondait à l'expression indéfinissable de sa physionomie.

—Mon ami, répondit-elle d'une voix animée, je vous le dis encore, ce que vous avez deviné est la vérité. On ne doit pas prendre pour mari un homme que l'on n'aime pas ; or je ne veux pas me remarier parce que je ne peux plus aimer.

Mais, pourriez-vous me demander, pourquoi ne pouvez-vous plus aimer ?

—Je vous l'ai dit, je n'ai pas fait un serment ; mais il y a autre chose. Ce secret, que je garde au fond de mon cœur, que je ne confie à personne, je vais vous le faire connaître, à vous qui étiez l'ami d'André Clavière et qui savez combien il était grand par le cœur.

Vous trouveriez ce que je vais vous dire étrange, inouï, sur-naturel, et peut-être vous demanderez-vous si je ne suis pas une femme atteinte de névrose, une déséquilibrée.

—Oh !

—Écoutez moi : j'aimais le comte de Rosamont comme aime une jeune fille qui n'a encore perdu aucune de ses illusions. Il m'abandonna pour se marier, et mon premier cri de douleur mit en fuite les chères illusions de ma jeunesse.

Je n'avais et ne pouvais avoir que de l'amitié pour André, ce n'était pas assez pour lui qui, malgré tout, voulait m'épouser.

Mais je ne saurais vous dire de quelle admiration mon âme fut saisie quand j'ai compris tout le dévouement dont il était capable et toute l'affection qu'il me portait.

Oh ! comme il était grand ! Pour moi, dès lors, il fut un héros pareil à ceux de l'antiquité que l'admiration des hommes élevait au rang de demi-dieux. Et ce fut mon admiration pour André que me fit prendre la résolution de me donner la mort.

Et comme s'il ne s'était pas déjà montré assez beau à mes yeux, il failait encore que, arrêtant l'action meurtrière du charbon, je lui dusse la vie.

Hélas ! c'était lui qui allait être la proie de la mort.

Ah ! Dieu le sait, j'aurais fait tout au monde pour conserver ses jours.

Devant vous, mon ami, ne me suis-je pas écriée : " André, je ne veux pas que tu meures, vis et je t'aimerai, je t'adorerai ! "

Certainement, c'étaient des paroles inconscientes que m'arrachaient ma douleur et ma reconnaissance : l'amour ne pouvait pas avoir pris dans mon cœur la place de l'amitié.

André mourut. Après avoir été sa femme pendant quelques temps, j'étais sa veuve.

Tout de suite après qu'il eut rendu le dernier soupir, que se passa-t-il en moi ? Je ne saurais bien l'expliquer. Mais pres que instantanément un phénomène étrange s'était accompli. Ce mort, que j'avais sous les yeux, je l'aimais ; j'aimais ce corps rigide, glacé, je l'aimais d'amour !

Eh bien, oui, André vivant n'avait pas eu mon amour, et cet amour je le donnai à son cadavre.

Philippe regardait la jeune femme avec effarement.

Elle continua :

—Qu'on dise que cela est impossible ou que je suis une pauvre insensée, mon amour exista, celui qui en est l'objet repose dans un cercueil ! Une tombe est mon culte, et le mort qui est dans cette tombe fait vivre mon amour et le rend éternel.

Si, avant sa mort, André avait eu mon amour, peut-être pourrais-je ouvrir mon cœur à une autre amour ; mais on ne reprend pas à un mort ce qu'on lui a donné, ce qui lui appartient.

Le jeune homme très pâle, la poitrine oppressée, se demandait si Mme Clavière avait bien toute sa raison.

Comme si elle eût deviné sa pensée, elle reprit :

—Oh ! je sais bien que c'est étrange, incompréhensible et tout à fait en dehors des choses naturelles ; du reste, je vous avais prévenu. Enfin, cela est et l'expliquer n'est pas en mon pouvoir, car je ne possède pas la science qui conduit à la découverte des mystères humains. Mais cette science elle-même, si profonde qu'elle soit, ne peut pas tout connaître et tout expliquer.

Maintenant, mon ami, que je vous ai livré le secret de mon cœur, vous savez pourquoi je ne peux plus aimer, pourquoi je ne veux pas me remarier.

—Chère madame, répondit Philippe, je ne sais que penser ; vos paroles troublantes m'ont à ce point bouleversé qu'il me semble que je suis sous l'obsession d'un cauchemar. Si je ne venais pas de vous entendre, jamais, non, jamais, je n'aurais pu croire qu'une femme pût donner son amour à un mort, si profonde qu'eût été son admiration pour lui de son vivant, si grande qu'eût été sa reconnaissance. Mais non, mais non, ce n'est pas, ce ne peut pas être le cadavre d'André Clavière que vous aimez !

—C'est son âme ! répondit-elle.

Puis elle ajouta :

—Mais je ne me représente pas André soumis aux lois inflexibles de la mort. La bonté dans le regard et les lèvres souriantes, je le vois toujours prêt à me parler. Pour moi l'âme n'est pas séparée du corps.

Le soir même, Philippe Beaugrand, dans un long entretien avec son ami, lui rendit compte de la mission dont il s'était chargé auprès de la belle veuve.

Convaincu enfin que son amour était sans espoir, Edmond Joubert annonça à sa mère qu'il avait l'intention de s'éloigner de la France, d'accompagner Philippe Beaugrand en Cochinchine et de faire ensuite un voyage en Asie.

—Quand reviendras-tu ? demanda Mme Joubert.

—Deux ou trois ans, j'espère.

—C'est bien, tu peux partir.

Philippe Beaugrand et Edmond Joubert s'embarquèrent à Toulon sur un navire de l'Etat.

VI

UNE JEUNE FILLE BLONDE

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Mme Clavière avait confié son fils aux bonnes religieuses de la maison de Boulogne. Ce n'avait pas été de gaieté de cœur que la jeune mère s'était ainsi séparée de son enfant, mais il n'en avait pas moins été pénible pour son cœur, surtout pendant les premiers mois. Toutefois, elle n'avait jamais manifesté un regret, jamais laissé échapper une plainte.

Et, d'ailleurs, pourquoi aurait-elle regretté ce qu'elle avait fait ? Si André était un des petits pensionnaires de la Maison maternelle, c'était parce qu'elle l'avait voulu.

Si Marie ne se laissait pas diriger par ces superstitieuses grossières de certaines gens faibles d'esprit, elle était cependant quelque peu superstitieuse et même, jusqu'à un certain point, fataliste.

Cependant, Mme Clavière pensait, sans le dire tout haut, qu'il n'arrive jamais que ce qui doit arriver ; mais elle avait la foi chrétienne et loin d'exclure la Providence des choses qui arrivent parce qu'elles doivent arriver, elle y voyait la volonté de Dieu.

C'était la Providence qui, veillant sur son enfant, avait conduit la Chiffonne à la Maison de Boulogne et, en y laissant André, elle avait cru se soumettre à la volonté de Dieu. En effet, comme nous venons de le dire, c'était par une inspiration subite, qui ne peut venir que de Dieu, qu'elle avait confié l'enfant aux religieuses de la Maison hospitalière.

Nous le répétons, la séparation lui avait été pénible et elle en avait beaucoup souffert dans son amour maternel. Mais elle voyait André presque tous les jours et dans le ravissement des baisers, d'autant plus ardents et passionnés qu'ils étaient plus rares, elle s'habitua peu à peu à ne plus avoir constamment son enfant auprès d'elle, sous ses yeux.

Elle n'avait d'ailleurs aucune inquiétude. La santé d'André était excellente, il prenait autant d'exercice qu'il lui en fallait, ses forces physiques se développaient d'une façon merveilleuse et il avait tous les soins maternels qu'elle même aurait pu lui donner.

Il était aimé de tous ses petits camarades et les religieuses l'adoraient.

D'un autre côté, la vie en commun avec ces pauvres enfants recueillis par charité, ne devait-elle pas rendre plus facile cette éducation que Mme Clavière voulait donner à son fils ?

La mère se disait avec raison que, élevé dans la Maison maternelle, grandissant au contact des déshérités, André ne pourrait pas avoir une sotte et ridicule fierté, ni du dédain pour les humbles, que, plus tard, il serait moins facilement accessible à ces mauvais sentiments qui naissent de la vanité et de l'orgueil.

L'éducation morale de son fils était la grande et constante préoccupation de Mme Clavière, heureusement, André, très richement doué, promettait déjà, à la grande satisfaction de sa mère, d'être un jour tel qu'elle le désirait.

André serait un homme utile, oh ! cela, elle le voulait absolument. Sans doute, afin qu'il pût faire son chemin dans la vie, elle l'aiderait à vaincre ces difficultés décourageantes devant lesquelles reculent parfois les plus vaillants ; mais s'il devait être un homme supérieur, elle ne voulait pas qu'il dût sa supériorité à autre chose qu'à son intelligence et son mérite. S'il élevait au-dessus des autres, ce serait par lui-même le rang qu'il occuperait dans le monde, il le devrait à son travail.

Mme Clavière ne pouvait pas avoir l'éblouissement des grandeurs ; elle ne faisait pas de rêves insensés, elle n'ambitionnait point pour son fils uno de ces positions brillantes qu'envient ceux qui, d'en bas, tournent les yeux vers les sommets ; elle désirait seulement qu'André fût quelqu'un, elle souhaitait surtout et avant tout qu'il fût grand par le cœur.

Mme Clavière avait un peu changé sa manière de vivre, on

ce sens qu'elle était sortie de cette retraite absolue à laquelle elle s'était condamnée lors de son arrivée à Vaucresson.

Très touchée des témoignages d'intérêt dont elle avait été l'objet, elle n'avait pu se dispenser d'y répondre.

Elle avait fait plusieurs visites et désigné le jour où elle recevrait. Elle avait choisi le samedi. Dès lors, quelques dames de Vaucresson, des privilégiées, furent reçues chez elle, sans compter Mme Joubert pour qui son salon n'était jamais fermé, que ce fût le samedi ou tout autre jour de la semaine.

La vieille dame n'avait pu garder rancune à Mme Clavière de ne pas avoir accepté son fils pour époux ; elle avait compris les raisons données par la jeune veuve. Aussi une douce intimité s'était vite établie entre Marie et la mère d'Edmond.

Elles se voyaient souvent et acceptaient les invitations à déjeuner et à dîner qu'elles se faisaient réciproquement.

Les visites de l'une à l'autre rompaient agréablement la monotonie de leur solitude.

Cette intimité était une consolation pour Mme Joubert, qui se trouvait bien seule depuis le départ de son fils.

N'ayant plus rien à cacher à sa vieille amie, Marie pouvait lui parler à cœur ouvert et chaque jour Mme Joubert découvrait de nouvelles qualités chez la jeune femme.

Souvent elle lui disait :

— Je vous aime beaucoup.

Et Marie répondait :

— Je ne suis pas ingrate, chère madame, j'ai aussi pour vous une grande affection.

Parfois, en soupirant, la mère d'Edmond ajoutait :

— Ah ! si vous aviez pu être ma fille !

C'était seulement ainsi qu'elle exprimait ses regrets.

Jamais, autrement, elle ne faisait allusion à ce qui s'était passé.

Mais constamment elle parlait à la jeune femme de son fils et des lettres qu'il lui écrivait.

De temps à autre, Marie recevait une lettre de Philippe Beaugrand. Les deux exilés fournissaient ainsi, chacun à son tour, le sujet d'une longue causerie.

Philippe Beaugrand ne parlait point de revenir en France ; on pouvait même croire, d'après ses lettres, qu'il avait résolu de se fixer définitivement en Indo Chine.

On avait tenu les promesses qu'on lui avait faites ; il était à la tête d'une importante exploitation, laquelle promettait de donner, dans un avenir prochain, de très beaux bénéfices.

Pendant huit mois, Edmond Joubert était resté avec Philippe Beaugrand, l'accompagnant dans ses tournées, partageant ses fatigues et même, autant qu'il le pouvait, prenant part à ses travaux ; puis les deux amis s'étaient séparés. Philippe était devenu presque sédentaire et Edmond avait un besoin absolu de locomotion. Il avait quitté son amie en lui disant :

— Si rien ne m'arrête en route, je ferai le tour du monde.

Il avait fait d'abord un voyage en Chine et au Japon, puis parcourut assez rapidement les autres provinces de la haute Asie. Il visita nos possessions françaises des Indes, resta quelques jours à Pondichéry, séjourna deux mois à Calcuta, passa ensuite en Perse, admira les minarets de Tehéran, rentra en Europe en franchissant le Caucase, et après avoir traversé la Russie sans se presser, s'arrêtant dans les principales villes de l'Empire, il arriva à Saint-Petersbourg.

Or, il était depuis trois mois déjà dans la capitale de l'empire de Russie et il ne songeait pas à s'en éloigner.

Il renonçait à faire le tour du monde.

Se trouvant bien sur les bords de la Néva, il y restait.

Dès le lendemain de son arrivée à Saint-Petersbourg, le hasard lui avait fait rencontrer un de ses meilleurs amis, un ami de lycée, qui était le secrétaire particulier de l'ambassadeur de France.

Robert de Marçay — ainsi se nommait le secrétaire particulier — voulut être le cicérone d'Edmond. Après lui avoir fait visiter la ville des Cézari, il présenta successivement dans plusieurs familles de la haute aristocratie russe.

Edmond Joubert était homme du monde et en avait toute

la distinction. Partout il fut accueilli par les hommes avec beaucoup de courtoisie et par les femmes avec cette grâce charmante et cette affabilité exquise qu'on ne trouve nulle part ailleurs qu'en France et en Russie. Les dames russes et les dames françaises se ressemblent si bien par la grâce et le charme de leur personne qu'à Saint-Petersbourg, dans un salon russe, on pourrait se croire à Paris, dans un salon français.

Edmond, par son seul titre de Français, aurait attiré l'attention sur lui ; mais, nous l'avons dit, il était homme du monde et se faisait remarquer par son élégance et l'aisance de ses manières ; de plus, il était intelligent et ne manquait pas de savoir, il avait la parole facile, spirituelle et, ce qui ne pouvait lui nuire, il était excellent danseur.

Son succès fut complet, et, bientôt, il fut très recherché. On l'invita à des dîners, à des soirées, à des fêtes. C'était à qui l'aurait. On se l'arrachait.

Et comme on le savait célibataire, plus d'une mère se disait : — Je n'hésiterais pas à lui donner ma fille s'il la demandait en mariage.

Un matin, Mme Joubert reçut une lettre de son fils.

Elle eut vite remarqué sur l'enveloppe le timbre de Saint-Petersbourg. C'était la cinquième lettre qu'Edmond lui écrivait de cette ville. Un sourire de satisfaction glissa sur ses lèvres.

— Allons, se dit-elle, il se plaît à Saint-Petersbourg et les amis qu'il y a trouvés, plus heureux que moi, ont pu le retenir et l'empêcher de continuer ses périlleux voyages à travers des contrées lointaines et inconnues.

Peut-être aussi, sachant combien je suis tourmentée en songeant aux mille dangers qu'il a eus à courir et qui pouvaient le menacer encore, veut-il mettre un terme à mes mortelles inquiétudes.

Voici près de trois ans qu'il est parti, c'est assez. Qu'il revienne, mon Dieu, qu'il revienne !

Mme Joubert poussa un soupir, essuya ses yeux pleins de larmes et déchira l'enveloppe.

Elle lut la lettre, puis, avec une émotion croissante, deux fois de suite elle la relut, cherchant à lire entre les lignes, comme on dit, c'est-à-dire à deviner ce que son fils ne lui disait point.

Edmond parlait, et même longuement, d'une jeune fille appelée Eléna Loudanof avec laquelle il avait dansé plusieurs fois au dernier bal de la princesse Romanoff.

Depuis qu'il était loin de la France, c'était la première jeune fille qu'il avait remarquée et avec laquelle il avait eu du plaisir à causer.

C'était, sans doute, parce qu'elle ressemblait beaucoup à Mme Clavière dont elle avait les cheveux blonds, les yeux bleus, la taille svelte, élégante, la douce expression du regard, le sourire charmant, la suprême distinction.

Eléna Loudanof avait vingt ans ; comme la plupart des demoiselles russes de Saint-Petersbourg, elle parlait le français comme une Parisienne ; elle aimait la France où elle n'était jamais allée, mais qu'elle désirait vivement connaître.

Bien qu'ils appartenissent l'un et l'autre à de très anciennes et très nobles familles, ses parents n'avaient pas une grande fortune ; mais ils étaient très considérés, très estimés et avaient leurs entrées dans les salons de la haute aristocratie.

Le père de Mlle Eléna était officier supérieur dans un régiment de la garde impériale.

Les yeux de Mme Joubert restaient fixés sur la lettre d'Edmond. La mère était devenue rêveuse.

— Mais enfin, se disait-elle, pourquoi me raconte-t-il tout cela ? Pourquoi me parle-t-il ainsi de cette jeune fille ? Evidemment elle a fait impression sur lui, elle l'a charmé ; s'il ne le dit pas, il le laisse comprendre. Elle ressemble, dit-il, à Mme Clavière et c'est pour cela qu'il l'a remarquée. Mais ce n'est pas assez, il faut qu'il l'aime, oui, il le faut, puisque, seul, un nouvel amour doit lui donner le bonheur et le ramener près de moi.

Qu'il l'aime, mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'il l'aime, qu'il l'a-

pouse, qu'il me l'amène ! Ce sera avec des transports de joie que je lui ouvrirai mes bras et je l'appellerai ma fille ! Oh ! la chère enfant, qui peut me rendre mon fils, je sens qu'elle a déjà toute ma tendresse !

Le jour même, Mme Joubert répondit à Edmond.

Au sujet de Mlle Eléna Loudanof elle lui disait :

« Il me semble que tu ne m'as pas dit toute ta pensée concernant cette jeune fille, que tu as craint de m'ouvrir tout ton cœur ; manquera-tu donc de confiance en ta mère ou pourrais-tu croire qu'elle te désapprouverait ? Si tu as cette idée, mon cher fils, détrompe-toi : te voir retrouver le calme de l'esprit, te voir heureux est toujours ce que je désire le plus au monde.

« Si tu aimais cette jeune fille et si tu en étais aimé, ce serait pour ta mère la plus grande des joies qu'elle puisse encore éprouver, et du fond de mon âme je te crierais : Edmond, épouse Mlle Eléna Loudanof. »

Mme Joubert attendit avec une impatience inquiète une nouvelle lettre de son fils.

Trois semaines s'écoulèrent Enfin la lettre arriva.

« Chère mère, écrivait le jeune homme, le miracle que tu attendais et espérais s'est accompli : Eléna a pris dans mon cœur la place que Mme Clavière y occupait. Il s'est fait en moi, ce changement que je croyais impossible quand j'étais désespéré, brisé par la douleur. Un amour plein de promesses et de joies ineffables a éteint cet amour sans espoir qui faisait notre malheur à tous deux.

« J'aime Eléna, ma mère, je l'aime et je suis aimé !

« Je suis tout étourdi de mon bonheur ; il me semble que j'étais sorti de la vie et que je viens d'y rentrer ; je me sens renaître ; devant moi plus rien n'est fermé, tout s'est rouvert ; l'ombre s'est dissipée et de nouveau l'avenir m'apparaît ensoleillé, radieux. Je suis dans un éblouissement de lumière.

« Chère mère, ta lettre m'y autorisant, j'ai demandé la main de Mlle Loudanof, qui m'a été accordée ; depuis hier nous sommes fiancés. Mais Eléna et ses parents désirent que tu viennes à Saint-Petersbourg ; c'est aussi le désir de ton fils. Dès que tu seras arrivée, nous fixerons le jour du mariage. La famille Loudanof a hâte de te connaître.

« Hier soir, comme je lui serrais la main avant de la quitter, Eléna s'est penchée à mon oreille et m'a dit tout bas :

« — Vous allez écrire à votre mère, dites lui que je l'embrasse de tout mon cœur et qu'elle aura en moi une fille respectueuse, dévouée, et qui l'aimera. »

« Enfin, chère mère, nous allons être réunis, viens, viens vite, nous t'attendons. »

Avant de se mettre en route pour la Russie, Mme Joubert fit sa visite d'adieu à Mme Clavière et lui annonça le prochain mariage de son fils

— Ah ! chère madame, dit Marie, c'est une douce joie que vous me faites éprouver.

— Je savais que le bonheur de mon fils ne vous laisserait pas indifférente.

— Non, certes ; mais vous venez de me délivrer en même temps d'une douleur que j'avais dans l'âme et de l'obsession d'une pensée cruelle.

— Comment cela ?

La jeune femme eut un sourire doux et triste.

— Chère madame, répondit elle, je n'ai pas oublié, malgré le temps écoulé, que vous et votre fils avez été malheureux à cause de moi ; je n'ai pas cessé de penser que si M. Edmond Joubert ne m'avait pas connue, il ne se serait jamais éloigné de sa mère. Si innocent que l'on soit du mal que l'on cause, on en souffre. Je puis vous le dire maintenant, lorsque, en me parlant de votre fils, vos larmes coulaient, je sentais ces larmes de mère tomber dans mon cœur comme du plomb fondu ; alors, comme si j'eusse été véritablement un coupable, je ne savais quels reproches m'adresser, je m'en voulais à moi-même, je me maudissais et me disais amèrement : Je fais le mal et je ne peux pas le réparer !

— Mais c'était de l'exagération, de la folie ! s'écria Mme

Joubert, vous n'étiez responsable de rien. Ah ! ma pauvre enfant, si j'avais su !

— Oublions tout cela ; quand le malheur s'en va, on ne doit plus penser qu'au bonheur qui revient.

VII

PENSÉES

Pendant ces trois années qui venaient de s'écouler, Mme Clavière avait vécu tranquille.

Toutefois, elle n'avait pas si complètement oublié Joseph Gallot que le souvenir du misérable ne vint de temps à autre assombrir l'avenir en faisant planer une vague inquiétude sur son existence paisible.

N'aurait-elle pas encore à se mettre en garde, à se défendre contre les tentatives criminelles de cet homme, contre ses ténébreuses machinations ?

Mais, en y réfléchissant, elle voyait combien il était difficile à son ennemi de l'atteindre. Maintenant, sous la protection des religieuses de la Maison maternelle, son enfant était en sûreté. Elle se laissait aller à des craintes puériles ; c'était une faiblesse contre laquelle elle devait réagir. Et elle se rassurait en se disant que l'ancien serrurier ne s'exposerait pas à retomber entre les mains de la justice et qu'elle n'avait plus rien à redouter de lui.

Mme Clavière n'était pas seule à se souvenir de Gallot.

Charlotte Pinguet, plus encore que son amie, avait l'esprit hanté par les terreurs que lui inspirait le bandit, et quand elle se le représentait, animé par le désir de la vengeance, elle se sentait frissonner. C'est qu'elle savait Gallot capable de tout. C'est qu'elle savait qu'il ne reculerait pas devant n'importe quel crime. Et elle ne pouvait songer sans épouvante aux coups terribles qu'un pareil misérable, toujours rampant et tapi dans l'ombre, pouvait porter.

Un dimanche, qu'elle était venue passer l'après-midi chez Mme Clavière, étant encore sous l'impression d'une grande terreur, elle amena brusquement la conversation sur l'ancien serrurier.

La nuit elle avait eu un horrible cauchemar.

Dans son rêve, elle arrivait à Vaucresson afin de passer quelques heures avec son amie. Louise lui dit :

— Madame est au jardin, vous la trouverez se promenant dans l'allée du bois.

Elle se dirigea vers le petit bois, heureuse de surprendre son amie, qui ne l'attendait pas.

Soudain, comme elle arrivait à l'entrée de l'allée, elle s'arrêta glacée d'épouvante.

Impossible d'avancer ni de faire un mouvement. Elle avait les pieds collés au sol et était comme liée avec de cordes.

Elle venait de voir sortir d'une broussaille, où il s'était tenu cache, Joseph Gallot, les cheveux hérissés, l'œil rouge, les narines fumantes, la bouche baveuse avec de longues dents pareilles à celles d'un fauve, le rictus tordu dans un rire de démon, la face grimaçante, hideuse.

Le misérable était armé d'un poignard dont la lame, longue, effilée, avait des reflets de flamme.

Lentement, à pas de loup, replié sur lui-même, avec des mouvements de reptile, il s'approchait de Marie, qui lui tournait le dos, et semblait absorbée par la lecture d'un livre qu'elle avait à la main.

Charlotte voulut crier :

— Marie, sauve-toi, sauve-toi !

Mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée. Et vainement elle faisait de violents efforts pour s'élancer au secours de son amie.

Brusquement, le borgne se redressa, fit entendre un rugissement de bête féroce et la lame du poignard, lançant un rapide éclair, s'enfonça entre les deux épaules de la jeune femme, qui s'abattit en poussant un cri d'agonie.

Charlotte entendit encore un éclat de rire strident, puis l'horrible vision disparut.

Elle se réveillait halotante, mouillée d'une sueur froide, ayant sur la poitrine comme un poids énorme.

Il était une heure du matin ; elle avait passé le reste de la nuit sans pouvoir se rendormir, agitée, fiévreuse.

Elle s'était levée de bonne heure, avait vaqué à ses occupations journalières, et à neuf heures, s'étant habillée, elle avait dit à son mari :

—Je vais à Vauresson.

—Mais tu y es allée dimanche dernier.

—Qu'importe.

—Mme Clavière ne t'attend pas.

—Je lui causerai une surprise agréable.

—Certainement elle sera contente de te voir ; mais je ne comprends pas...

—Eh bien, puisqu'il faut te le dire, je suis inquiète...

—Au sujet de ton amie ?

—Oui.

—Qu'est-ce qui te tourmente ?

—Je n'en sais rien ; mais, vois-tu, je ne serai tranquillisée que lorsque j'aurai vu Marie.

—En ce cas, je n'ai plus rien à dire, va à Vauresson.

Tout en se disant qu'on ne doit pas se laisser impressionner par un rêve, Charlotte s'était mise en route véritablement inquiète et ne s'était sentie rassurée qu'en embrassant son amie.

Elle s'était bien gardée de raconter son rêve à Mme Clavière, mais elle avait été amenée, presque malgré elle, à parler de l'ancien serrurier.

Tout d'abord, la jeune veuve avait pâli ; mais aussitôt, ne voulant pas laisser deviner à son amie que souvent aussi elle pensait au misérable et qu'il n'était pas sans lui inspirer certaines craintes, elle fit glisser sur ses lèvres un sourire dédaigneux.

—Charlotte, dit-elle, très calme, ne nous occupons pas de ce malheureux.

—C'est, en effet, ce que nous aurions de mieux à faire

—Il a été châtié, laissons-le à son repentir.

—Crois-tu qu'il est homme à se repentir ?

—Je l'espère, pour lui.

—Moi, Marie, je ne crois pas qu'il puisse regretter jamais ses infamies.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est un des misérables dont la pensée est sans cesse tournée vers le mal ; il n'a jamais eu quelque chose de bon ni dans le cœur ni dans l'âme ; il s'est toujours laissé diriger par ses mauvais instincts.

—Hélas !

—Il a vu où la paresse, le jeu, l'ivrognerie et la débauche l'ont conduit ; mais cela ne saurait le corriger de ses vices ; il s'est engagé sur une pente qu'il doit descendre jusqu'à ce qu'il roule dans l'abîme où tombent fatalement les criminels. Le crime s'est emparé de lui, il a donné sa vie au crime, il finira par le crime.

—Charlotte, si je pouvais le sauver, je le ferais

—Le sauver ! Comment ?

—S'il venait me trouver, repentant, formellement résolu à rentrer dans la vie honnête, je lui donnerais volontiers et même avec joie ces cent mille francs qu'il voulait avoir et je lui assurerais ainsi une existence, sinon complètement heureuse, mais tranquille.

—Tu es toujours la même, Marie, grande, généreuse et bonne. Je t'admire car, plus que jamais, tu es admirable.

Elle secoua la tête et continua :

—Mais comme tu t'abusés, ma pauvre amie, si tu penses que ton oncle peut se repentir, vouloir changer de conduite et devenir un honnête homme.

Sait-il seulement ce que c'est que le bien, cet homme, qui n'a jamais connu que le mal ? Va, d'un scélérat, on ne fait pas un honnête homme, pas plus qu'on ne peut changer le vice en vertu. Mais si tu faisais ce que tu dis, ton bienfait ne servirait qu'à de choses abjectes. Et comme avec ses dignes camarades,

au milieu d'orgies sans nom, le misérable rirait de toi et te tournerait en ridicule ! Mais tu n'en es pas là. Joseph Gallot ne viendra pas te demander de lui pardonner.

Mme Clavière soupira.

Elle sentait bien que Charlotte avait raison.

Après un silence, celle-ci reprit :

—C'est à trois ans de prison, n'est-ce pas, qu'il a été condamné ?

—Oui.

—Grâce à toi, qui n'as pas voulu qu'il fût poursuivi pour l'enlèvement de ton enfant.

—Tu sais pourquoi.

—Oui, tu ne voulais pas que ton nom et celui de ton fils fussent mêlés à un procès criminel, et tu tenais surtout à cacher qu'il y avait un lien de parenté entre toi et ce misérable.

—N'ai-je pas eu raison ?

—Si, tu as bien fait. Il n'en est pas moins vrai que si tu avais laissé aller les choses, ce n'est pas à trois ans de prison, mais à cinq ans ou à six ans de travaux forcés qu'il aurait été condamné. Te saura-t-il gré de ne pas avoir maintenu ta plainte ?

—Peut-être.

—Alors donc ! Quoi que tu aies fait et quoi que tu puisses faire encore pour cet homme, tu ne mettras pas dans son cœur des sentiments qui ne peuvent y entrer. Enfin, s'il n'est pas mort sous les verrous, ce dont nous n'aurions qu'à nous féliciter, il a subi sa peine et doit être libre depuis.

—Oui, si tu comptes dans les trois ans, les deux mois de prison préventive, ce qui ne doit pas être ; dans tous les cas, ma chère Charlotte, il m'importe peu.

—Ainsi tu es tranquille ?

—Parfaitement tranquille.

—Pourtant, Marie...

—Eh bien ?

—Je te répéterai ce que je te disais il y a quelques années : Joseph Gallot est un homme méchant, vindicatif, haineux et il est ton ennemi, défie-toi de lui et, constamment, tiens-toi sur tes gardes.

—Je te remercie de ton conseil, ma chère Charlotte ; mais s'il fallait que je fusse constamment sur mes gardes, je serais constamment comme sur des épines.

—Alors tu n'as pas peur de cet homme ?

—Mon Dieu, je veux bien t'avouer que je ne suis pas absolument sans crainte, que j'ai parfois certaines appréhensions, mais je me raisonne. Joseph Gallot est mon ennemi, il me l'a prouvé ; mais que peut-il me faire ?

—Est-ce que je sais, moi ?

—Tu vois bien.

—Marie, il est capable de tout.

—Oh ! de tout.

—Oui, oui.

—Mais, encore une fois, que veux-tu qu'il tente contre moi ? Une nouvelle manœuvre de chantage ? Je m'y attends un peu. Mais cela ne saurait m'effrayer puisque je suis dès maintenant décidée à lui donner de l'argent s'il m'en demande, seulement je voudrais qu'il en fit un bon usage. Vois-tu, Charlotte, je ne peux pas oublier tout à fait, malgré son odieuse conduite envers moi et toutes ses vilaines actions, qu'il a été le mari de ma marraine.

Voyons, aurais-tu peur qu'il ne s'introduisit encore chez moi ?

Charlotte tressaillit et répondit :

—Eh bien, oui, j'ai peur de cela ?

—Que veux-tu qu'il vienne faire ici ? répliqua la jeune femme en haussant les épaules ; il n'a plus mon enfant à me voler. D'ailleurs ma propriété est maintenant bien gardée.

—Marie, s'écria Charlotte d'une voix oppressée, le misérable peut t'assassiner !

Mme Clavière se mit à rire.

—M'assassiner ! fit-elle ; par exemple, voilà une chose à laquelle je n'aurais jamais songé. Et pourquoi Joseph Gallot me tuerait-il, je te le demande ?

—Par vengeance.

—Oh ! oh ! Charlotte, comme tu as aujourd'hui les idées noires. Allons, allons, rassure-toi, si Joseph Gallot avait tenu à se venger du coup de ciseaux, il y a longtemps qu'il l'aurait fait. Va, ma bonne amie, s'il veut quelque chose de moi, ce n'est pas ma vie, c'est mon argent. Je le connais, je le connais bien ; il est tremblant et lâche ; toutefois, il devient arrogant et audacieux quand il a affaire à plus faible que lui. Peut être par esprit de vengeance, pourrait-il concevoir le dessein de m'assassiner si, sans aucun danger pour lui, sa vénalité y trouvait son compte.

Mais il sait qu'il est maintenant sous l'œil de la justice, et comme il tient à sa tête, malgré le peu qu'elle vaut, il n'est pas homme à courir le risque de la porter sous le couteau de la guillotine.

—Oui, tout cela est très juste, mais, je le dis encore, ma chère Marie, prends garde à ce misérable.

—Si, comme tu le penses, il est sorti de prison depuis un ou deux mois, il ne donne pas signe de vie.

—Oh ! ce n'est pas une raison...

—Soit. Eh bien, Charlotte, laissons-le venir, s'il m'attaque, je me défendrai.

—Comment pourras-tu te défendre s'il te frappe lâchement, en restant caché dans l'ombre ?

Mme Clavière sourit tristement.

—Quand on n'a qu'un seul ennemi, répondit-elle, on sait d'où viennent les coups que l'on reçoit.

* * *

Joseph Gallot n'était pas mort, comme l'aurait désiré Charlotte Pinguet.

Le régime de la prison, loin d'avoir affaibli sa robuste santé lui avait été, au contraire, favorable.

On sait, que trop souvent, la vie de l'homme est abrégée par les funestes habitudes d'intempérance et l'abus des boissons alcooliques. Or, pendant sa détention, forcément, l'ancien serrurier avait été sobre. Le comptoir du marchand de vin n'existe pas dans nos prisons, on n'y verse pas à plein verre cet affreux liquide, ce poison que le peuple, dans sa langue imagée, appelle tord boyaux, on ne s'enivre pas.

La prison avait été pour Gallot, ce qu'est, pour certains malades, le séjour dans le Midi ou dans une ville d'eaux par ordre du médecin. Les désordres causés dans son organisme par les alcools avaient disparu, c'était une machine détraquée, disloquée, usée, remise à neuf. Dans le calme du pénitencier, à l'abri des excitations énervantes, ne pouvant s'abandonner aux tentations du mal, il avait puisé une vitalité nouvelle. Comme sous un souffle régénérateur son corps, courbé sous le poids d'une misère méritée, s'était redressé et ses membres avaient repris leur élasticité. C'avait été une véritable cure.

Mais si le corps était guéri, l'âme et le cœur restaient gangrenés. Gallot était toujours le même homme, sa nature n'avait pas changé ; il était toujours l'homme sombre, farouche, aux vils instincts, aux sentiments haineux, et Dieu sait ce qu'il avait ruminé dans ses longues méditations entre les murs de la prison, les noirs projets qu'il avait forgés dans son cerveau pour le jour où, rendu à la liberté, et toujours révolté, il rentrerait dans l'arène où se groupent tous les misérables en lutte ouverte avec la société.

Un matin on lui dit :

—Vous êtes libre.

Et on lui donna la clef des champs.

Il n'avait pas été surpris ; il savait que depuis la veille, il avait fait son temps.

Les portes ne la maison de détention de Clairvaux s'étaient à peine refermées derrière lui, qu'il s'arrêta comme grisé d'air et de soleil et tout étourdi de ne plus être entre ces hauts murs noirs derrière lesquels il n'y a pas d'horizons pour les prisonniers.

Un sourire crispa ses lèvres.

—Enfin ! murmura-t-il.

Il pensait à la Chiffonne.

Qu'était-elle devenue ? Et l'enfant, qu'en avait-elle fait ? L'idée lui vint que la mort avait pu frapper le petit André.

Il y eut en lui comme un rugissement de fureur, et, les poings levés, il regarda le ciel comme pour le menacer. Puis son regard se tourna dans la direction de Paris et des étincelles jaillirent de sa prunelle sombre.

—Nous verrons bien, grommela-t-il entre ses dents.

Il avait dans sa poche sa masse, cent et quelques francs, la somme qu'on lui avait fait gagner. Cet argent, il le devait à son travail, mais il n'en était pas plus fier : pour lui, qu'il ait été gagné ou volé, l'argent est toujours l'argent.

Comme il n'était pas sous la surveillance de la police et qu'il ne lui était pas interdit d'habiter à Paris, il pouvait sans danger, c'est-à-dire sans avoir à redouter la justice à laquelle il ne devait plus rien, reparaitre sur le théâtre de ses anciens exploits.

Il se rendit à la gare, attendit le premier train venant de Belfort, et le soir même il était à Paris.

Mais avant de voir comment, sans de bien grandes difficultés, d'ailleurs, il retrouvera la Chiffonne, nous allons dire quelle avait été l'existence de celle-ci durant ces trois années.

Eh bien, la pauvre fille, naguère encore la coureuse des rues noires, avait vécu sinon heureuse, du moins dans une tranquillité relative.

Après de son amie, elle s'était trouvée dans une oasis bénigne, comme celle que rencontre le voyageur du désert.

Après avoir passé à travers tant d'orages, souffert du froid, de la faim, connu toutes misères, elle avait savouré, avec une satisfaction d'enfant le calme qui succède aux effroyables tempêtes.

Il lui semblait qu'elle sortait du fond d'un abîme où elle avait pu se croire à jamais engloutie.

Ayant sous les yeux, comme exemple, Aurélie qui, malgré les jours de misère et tant de cruelles épreuves, était toujours restée honnête, elle avait compris que l'honnêteté était la principale richesse des déshérités de la vie et que seul le travail qui donne le pain quotidien, était le gardien vigilant de la femme honnête.

Est-ce que l'existence lui avait été plus facile ? Non. Au contraire, elle avait été plus pénible, plus dure.

Elle s'était traînée dans toutes les boues, elle avait sur elle toutes les souillures, on l'avait raillée, méprisée, insultée, battue, outragée de toutes les manières, elle avait été pire qu'une esclave.

Que de regrets ! Mais ils venaient trop tard. Le passé ne s'efface pas comme la craie du tableau en y passant l'éponge. Pour toujours elle avait au front le stigmate de ses hontes. Que d'horreur dans ses souvenirs et que de dégoût dans ses pensées !

Et, cependant, elle éprouvait une sorte de bien-être en travaillant, car elle travaillait beaucoup, avec cœur, autant que son amie. En moins de six mois elle avait appris le métier de passementière et était devenue une très habile ouvrière. Elle l'avait voulu et elle avait la preuve qu'on peut obtenir beaucoup avec la volonté.

Ce fut une joie pour elle de voir qu'elle gagnait largement sa vie. Alors elle se trouva moins misérable, moins vile et se mit à espérer que, peut-être, elle pourrait se réhabiliter par le travail.

Quand elle avait ces pensées consolantes, sa conscience cessait de lui adresser de cruels reproches et il lui semblait impossible qu'elle retomât jamais dans son ancien état d'abjection.

Alors sa poitrine se dilatait, une sorte d'apaisement se faisait dans son âme et, goutte à goutte, sur les brûlures de son cœur, tombait comme une rosée fraîche et bienfaisante.

Et c'était le travail qui l'avait affranchie !

Comme elle aimait le travail et comme, dans son cœur, elle bénissait Aurélie qui lui avait appris à travailler !

Oh ! ne plus être forcée, la nuit venue, de descendre sur le trottoir, de s'enfoncer dans les ruelles sombres.

Mais la malheureuse n'avait pas que des pensées reconfortantes qui la soulageaient en lui faisant entrevoir un avenir plus heureux.

Elle en avait d'autres d'une amertume profonde et d'autres encore qui faisaient courir un frisson dans ses veines, et le replongeaient dans le gouffre des choses horribles.

Ni le travail, ni l'affection d'Aurélié, ni ses envolées vers l'espoir ne pouvaient le tranquilliser.

Quand tout à coup, sur sa chaise, l'aiguille entre les doigts, elle tressautait, c'est que l'image de Gallot lui apparaissait et qu'elle se disait :

— Il reviendra.

Souvent, trop souvent ces deux mots surgissaient de sa pensée et portaient à son cœur un coup brutal.

Il reviendra ; c'était une menace sourde. Il reviendra ; c'était l'anéantissement des espoirs de la Chiffonne, un ricane ment répondant aux nouvelles aspirations de la pauvre femme.

Et quand elle se disait. Il reviendra, l'effroi la saisissait dans tout son être, la lumière de ses yeux s'éteignait et l'angoisses se peignait sur son visage pâli. C'en était fait de sa gaieté pour la journée et la nuit, la figure dans l'oreiller, elle pleurait.

La voyant triste, agitée, inquiète, Aurélié lui disait.

— Qu'as-tu donc ?

— Mais rien, répondait-elle, une pensée triste.

— Ah ! je devine, ton petit neveu...

— Oui, je pense à lui.

Et la Chiffonne tressaillait, car si elle ne mentait pas, si elle pensait réellement à l'enfant, elle sentait les cruelles morsures du remords. Et puis elle était honteuse, indignée d'avoir trompé son amie.

— Tu voudrais bien le voir, reprenait Aurélié, et peut-être même regrettes-tu de t'être séparée de lui.

— Il le fallait

— A nous deux nous aurions pu l'élever.

— Peut-être. Mais ce qui est fait est fait.

— C'est vrai. Seulement, une chose m'étonne.

— Quelle chose ?

— C'est qu'on ne te donne jamais de ses nouvelles.

— C'est inutile, d'un moment que je sais qu'il est bien.

— N'importe, tu devrais écrire, ne serait-ce que pour qu'on te parle de lui.

— Je ne dois ni aller le voir ni demander de ses nouvelles.

— Ainsi, c'est un abandon complet ?

— Oui.

Aurélié parlait rarement de l'enfant ; car elle voyait bien que chaque fois qu'elle amenait la conversation sur lui, son amie souffrait énormément.

Oui, la Chiffonne souffrait à cause de l'enfant, et il était pour beaucoup dans la frayeur que lui inspirait le retour à Paris de l'ancien serrurier.

Aussi n'était-elle pas si indifférente qu'elle voulait le paraître au sujet de celui qu'elle avait dit être son neveu... Plusieurs fois, — elle ne pouvait pas dire cela à Aurélié, — elle était allée à Boulogne pour voir le petit ou tout au moins pour avoir de ses nouvelles.

Mais chaque fois, arrivée à la porte de la Maison maternelle prête à lever la main pour sonner, une sorte d'épouvante l'avait subitement saisie et elle avait rebroussé chemin toute tremblante, courbant la tête comme sous le poids d'un anathème.

Il y avait dans son cœur l'écho d'une voix vengeresse et les déchirements du remords.

C'était sa conscience qui lui criait :

“ De quel droit veux-tu avoir cet enfant ? Pense plutôt, misérable que tu es, aux souffrances de la pauvre mère ! ”

Ah ! elle sentait bien qu'en ne rendant pas l'enfant à sa mère elle avait été criminelle, infâme,

Et elle avait des idées de relèvement, l'espoir d'une miséri corde ? Allons donc, est-ce que c'était possible ?

Vainement, pour s'excuser, elle invoquait la peur que lui

inspirait son mari ; tout ce qu'il y avait de bon en elle se revoltait et la condamnait impitoyablement.

Et avec des sanglots dans la gorge, se frappant violemment la poitrine, elle s'écriait :

— Je suis lâche, lâche, lâche.

Et elle ne faisait rien, ne pouvait rien faire, la malheureuse, pour rentrer en paix avec elle-même et calmer les agitations de sa conscience.

Elle avait peur, et la peur l'étreignait, la paralysait, arrêtait tous ses bons mouvements.

Bien qu'il fût loin d'elle, elle était toujours sous la domination de Joseph Gallot ; cet homme avait exercé et exerçait encore sur elle la terrible puissance de la suggestion. Oui, pour qu'il se fût à ce point emparé de cette femme, pour qu'il l'eût ainsi soumise à sa volonté, pour qu'elle l'eût aimé avec un dévouement absolu de caniche, il fallait qu'il l'eût hypnotisée.

La Chiffonne avait aimé son homme, l'aimait-elle encore ? Elle n'aurait pas su le dire. Mais si elle l'aimait toujours, elle le redoutait également puisqu'il lui faisait peur, puisqu'il lui faisait qu'elle pensait à lui pour se sentir traversée par le frisson.

Dans tous les cas, ce que la Chiffonne savait bien, c'est que pour la reprendre, pour qu'elle redevint son esclave, sa chose, son mari n'aurait qu'à le vouloir.

Voilà pourquoi une mortelle angoisse remplissait son âme quand elle se disait :

“ Il reviendra. ”

FIN DE LA SIXIÈME SÉRIE.

La 7^e série a pour titre : *LE RÉVEIL D'UNE VOLONTÉ.*

MAISON FONDÉE EN 1869

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

OCCASION I

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

CHANGEMENT DE CATALOGUE

TOUTES LES SEMAINES

LIBRAIRIE

POIRIER, BESSETTE & Co

618 RUE CRAIG
MONTREAL.

LISTE DES VOLUMES A 5 CENTS

Par la poste 6 cents.

Chénier, épisode de 37-38.
Noco d'Or de la St-Jean-Baptiste, dis-
cours de l'Hon. J. A. Chapleau.
La Picotte et son Traitement.
Le Traité du Cheval.
Le Choléra

LISTE DES VOLUMES A 10 CENTS

Par la poste 12 cents.

Rose de Tannobourg.
Le serin.
Les œufs de Pâques
Louis.
La bonne Fridoline.
Le bon Fridolin.
Fernando.
Mario.
Le petit Mouton.
Les infortunes de Camille.
La nouvelle Académie des jeux.
Nouvel collection de tours de cartes.
Le chansonnier français.
Petit manuel de physique.
La grande corbeille de fleurs.
Langage des fleurs et des fruits.
Le véritable oracle des dames.
Nouveau manuel de calembourgs.
Histoire de Cartouche Mandrin.
Aventures de Robinson Crusod.
Aventures de Don Quichotte.
Clé des Songes.
Le Magicien.
L'Amour, les Femmes, le Mariage.
Recueil de Tours de Carte.
Petit Traité de Gymnastique.
Portefeuille des Amants.
Petit Manuel de Politesse.
Oracle des Dames.
Langages des Fleurs.
Général de Brabant.
Conte des Fées.
L'art d'Aimer.
La Cartomanie.
Perrault.
Boîte à l'Esprit.
Petit Manuel de l'Escamotour.
Le Secrétaire des Enfants.
L'Art de faire l'Amour.
Les Refrains joyeux.
Le Rosier.
La Vallée d'Almorla.
La Croix de Bois.
Théophile.
Général.
Eustache.
Le Rossignol.
La Vallée de Noël.
Histoire de Jeanne d'Arc.
Trente Ans de la Vie d'un Jeuneur.
Histoire de Volours et Brigands.
Histoire des Naufragés.
Nouveau Jardin d'Amour.
Le Parfait Secrétaire des Amants.
Le Secrétaire Français.
Fables de la Fontaine.
Les Quatre Fils Aymon.
Petit Traité de danse.
Joux Innocents de Société.
Petite Magie Blanche.
Les Refrains de Paris.
L'Escamotour de Bonne Société.
Les Echos de la Gaîté Française.
La Mouche à Patate.
Louis Riel, sa vie, son procès, sa mort.
Mémoire sur les Chevaux.
Trois ans en Canada.

LISTE DES VOLUMES A 15 CENTS

Par la poste 18 cents.

L'art d'élever les serins.
Les mystères de la Tour de Nesle.
Les quatre Fils Aymon.
Paul et Virginie
La Chaudière Indienne, illustré.
Le Mesnil-au-Bois. "
L'Avoué de Bagnolot. "
La Jarretière Rose. "
La Fatalité. "
Mlle de la Fougérale. "
Paul Duvert. "
Mr. de Blangy. "
Lettre d'Héloïse et d'Abailard
Vidocq.
Voyage de Gulliver.
Le Remords d'un Ange.

LISTE DES VOLUMES A 20 CENTS

Par la poste 25 cents.

Le parfait cordon bleu.
Le Saint de bois.
Confession de l'abbé de Chollas.
Folles de jeunesse.
Les caprices de Diomède.
Maison ouverte.
Ompdrailles.
L'affaire du Général X.
Aventures d'une femme galante.
Le Roman d'un Père.
Amour Villageois
La Demoiselle en Or.
Le Chasseur Noir.
Le deux Routes, illustré.
Le Val Perdu. "
L'ami des Blancs. "
L'Œuvre Infernale. "
Un Duel au Désert. "
L'Héroïne du Désert. "
Uno Passion Indienne. "
Mariami l'Indienne. "
Riche à tout Prix. "
La Chasse à l'Homme. "
Le Charlatan.
Léa.
Le Fils du Garde-Chasse.
La Novice de Trianon.
L'affaire de la rue de la Banque.
Mademoiselle Besson.
Sœur Julie.
Fleur de Corso.
La Petite Impératrice.
Les Mariages Manqués. 7
La Fiancée de Jean Claude.
Le Petit Bossu.
Langage de Fleurs.
Le Chambrier, illustré.

LISTE DES VOLUMES A 25 CENTS

Par la poste 50 cents.

Les Giboulées de la vie.
Le Mercier de Lyon.
Deux petits Sabots.
Les Amours tragiques.
La Sorcière Flamande.
Mme de Villersel.
Le Pignon maudit, 2 vols.
Trois amours.
Les 17 ans de Marthe.
Les Mansardes de Paris.
Les Étapes d'un Volontaire.
La marquise de Coligny, 2 vols.
Nelly.
Un Grand d'Espagne.
Les Petits-fils de Lovelace.
Le Roi de Cœur.
Le Serment des Hommes rouges, 2 vol.
Le Lion de Flandre.
La Rose d'Antibes.
La Robe de Nessus.
Le Paradis perdu.
La belle Novice.
Le Val d'Andorre.
La Bague d'Opale.
L'écueil.
Le Roman du Mari.
Le Médecin des Pauvres.
Maurice de Trouil.
Parisiennes et Provinciales.
Les dernières Marquises.
La Maison Rouge.
Le Fils Maudit.
La Guerre au Couteau.
Marguerite Chauveoy.
La Huronne.
Le Supplice d'un Père.
Les Serfs de Flandre.
Le Mât de Cocagne.
Noir et Blanc.
L'ombre de Ludovic.
Marcelle.
Histoire d'un Homme.
Le dernier des Courtanay.
Une Fleur aux Enchères, 2 vols.
Le Prince de Morla.
Les Filles de Jophaté.
Brunes et Blondes.
L'Oncle Jean.
L'Oncle et la Nièce.
La Chasse Royale, 2 vols.
Le Livre à Serrure.
Un Sacrifice.
La Dame d'Autouil.
L'Inconnu de Belleville.
Blanchette.
Vivant et Mort.
La Bohémienne.
La Maison bleue.
Le Siège de la Rochelle.
Le roman de deux jeunes Femmes.
Entre le bal et le barreau.
Les coups d'épée de M. de la Guer
(che, 1er vol.
Envors et contro tous, 2ème vol.
L'ennemi de Madame.
Académie des jeux.
Trésor des curiosités.
Langage des fleurs.
Choix de compliments.

Genovlève.
L'Abonné 1er vol.
Le cirque Bompard, 2ème vol.
Le beau maugnon, 1er vol.
Jacques Lenormand, 2ème vol.
La Province de Paris.
Les chemins de la vie, 1er vol.
Deux amis, 2ème vol.
Le cousin aux millions.
Poésies complètes.
Les chasseurs de tigres.
La Chasse en Algérie.
Polgnet d'Acier.
Les Nez-Percés.
La Fille du Pirate.
Peaux-Rouges et Peaux-Blanches.
La Fille des Indiens Rouges.
La Tête Plate.
Les Derniers Iroquois
Le Chasseur Noir.
L'Île de Sable.
Le Gibet.
La Capitaine.
La mort d'Éva.
Monsieur de Boisdyvor.
Chien-Cailou.
Les Deux Compagnons.
Le Crimo de Plerroftto.
Le Martyre de la Boscotto.
Coquelicot.
Le Courrier de Lyon.
Le Tambour de Montmirail, 2 vols
Les exploits de Georget, 1er vol.
Le Bouquet d'Immortelles, 2e vol
La Loge Sanglante, 1er vol.
La Pelisse du Pendu 2e vol.
La Belle Virginie.
La Tour des Mauros.
Dolorés.
Le Lieutenant de Rancy.
Une Fille Laide.
Un cœur de Soldat.
Le Crime de Bois des Hogues.
La Bando Graaft.
Les Saboteurs de la Forêt Noire.
Histoire de Cent-Trente Femmes
Le Lieutenant, Robert 1er vol.
Épouse ou Mère, 2e vol.
Une erreur Judiciaire.
Le Combat de l'Honneur.
Dette d'Honneur.
Le Compère Leroux.
Les Vivours d'Autrofois.
Le Loup Noir.
L'affaire de la rue de Douai.
Les Rostang, 1er vol.
Le Sacrifice de Raymondo 2ème vol.
Le demi Grand-Mondo.
La Viorgo des Makis.
Seppa.
M. le Marquis de Pontanges
Le Fratricide.
Les Torres d'Or.
Le Mangeur de Poudre.
Le Colporteur.
Le Crimo de Grand-Point, illustré.
La Citerne aux Rubis, 1er vol.
Le Sac de Cuir, 2e vol.
Les Dames du Cloître.
La Fin de Marquisat d'Aurel.
La Toison d'Or, 1er vol.
La Cape et l'Épée, 2me vol.
Les Rôves de Gilberto.
Madame Rose.
Le Cas de M. Guérin.
Les Compagnes d'un Roié, 1er vol.
Les Misères d'un millionnaire, 2me v.
Le Clos-Pommier.
Le Duc de Carlepont.
L'Auberge du Soleil d'Or, 1er vol.
Une Femme Étrange, 2me vol.
La Sorcière Noire, 3me vol.
Les Chauffours Indiens, 1er vol.
Le Chasseur de Tigres, 2me vol.
Le Darné.
Oeil de feu.
Une Vendotta Moxicaine.
Cœur de Panthère.
Rayon de Soleil.
La corde de Pendu.
Le marquis de Loc Ronan, 1er vol.
Marcel le Malouin, 2ème vol.
Les Coups d'épingle.
Le secret d'Ursule.
Le Joueur d'Orguc.
Tartuffe au Village, 2 vols.
Le Crimo de la Rue des Lilas, 1er vol.
L'Homme à la Pipe, 2ème vol.
La Vie sérieuse.
Les Passionnées.
Le Château de Villebon.
Un Drama à Trouville.
L'Hotel du Dragon.
Les Volours de Chevaux, 1er vol.
Les Brigands des Prairies, 2me vol.
Le Grillon du moulin.
Le Chambrier.
Gerfant.
Le Monstro.
Le Martyre d'une Mère, 1er vol.
La Volouse d'Enfant, 2me vol.
Le Gant Perdu, 1er vol.
La Jeune Femme Pâle, 2me vol.

La Tombe de Fer.
Le Courour des Grèves.
Le Gentilhomme Pauvre.
La Guerre des Paysans.
Le Concert.
Le Sang Humain.
Le Chomin de la Fortune.
Une Affaire Embrouillée.
Argent et Noblesse.
Une Erreur Judiciaire.
La Fiancée du Maître d'École.
Le Bourgmestre de Liège, 1er
Le Guet-Apens, 2me vol.
La Bête Noire
Borthe Sigillon.
Madame Eliso.
La Princesse Aldée.
Les Dames de l'Espionnage
Le Sorcier de Moudon.
Les Désespérés.
Les Mystères de Venise.
La Petite Princesse.
Le Diabolo Boiteux au Château.
L'Abbaye de Saint Clair.
Le Confessional des Pénitents Noirs
Les Réprouvés et les Elus, 2 vols
Le Mendiant de Saint-Roch.
La Lune de Miel.
Le Mémorial de Famille.
Les doux Cadavres.
Paul et Virginie.
La Juive du Château Trompette
Nôlida.
Maitre Rossignol
La Forêt de Bondy 35c, réduit à 25
Le Miroir aux Alouettes
Rosa d'Amour.
Une Villa de Garnison
La Chasse au Lion.
L'Amour d'un Nègre.
Le Capitaine d'Aventures
André le Sorcier.
Scènes de la vie de Bohème
Fanfan la Tulipe.
La Dot de Suzette.
Flor d'Aliza.
Le Violon de Frangole
La Belle Aragonaise.
Les Femmes à Bord.
Histoire Emouvantes
Les Nouveaux Enchantement
Derniers Enchantements
Les Enchantements de Prudence
Héloïse et Abélard.
Cartomanie.
Prophétie de Thomas Moutl
Le Docteur Gall.
Le Petit Lavater.
Le Quadruple Oracle.
La Cartomanie.
Recueil de Compliments et Lettre
La Famille Guillemot.
La Sabotière.
Droit-à-But.
Les Forestiers du Michigan
Le Fauconnier.
Melle Duranci.
Paul.
Les Pieds Fourchus
Bras d'Acier.
Nouvelles.
Les Rôves de Marianne
La Comédie du Voyage.
Laurotte ou le Cachet Rouge
Le Mesnil a Bois
Zinkara.
Madame Sylvain.
Les Martyrs Inconnus
Les Fraudeurs.
Le Cadot de Famille
Pascal Nauriah.
Le Bonhomme Misère
Tête à l'Envors.
Le Pncto de Famille
Les Fonds Perdus
L'Idole d'un Jour
Adolphe.
Le Mari de Lucie.
L'Échappé de Paris
Le Neud Gordien.
Histoire d'un Bouton.
Le Vicair de Wakefield
La Bague d'Argent.
Les Audaces de Ludovic.
La Femme de 25 ans.
Madame de Karnel.
Les Bons Hommes de Ciro
La Cour d'Assises.
La Mionette.
Les Ecumeurs de Rivière
Le Père de Salvitto
Les Riours de Paris.
Les Deux Fils.
Les Demoiselles du Ronçay
Les Bottes Vernis de Cend Ilon
Aencia.
La Poste aux chevaux
Les Buvours de Condres
Marielle.
L'Ami du Château
La Bataille de Laon
Marcomir.
Trop Fiéro.

Un assassin.
 Le Maître Inconnu, 2 vols
 Nouvelles Américaines.
 La Reine de Saba.
 Madame de Sévigné
 Le Lorrain.
 Le Sortilège.
 Le Démon du Jeu.
 Le Démon de l'Argent
 L'Avare.
 Les Corbeaux du Gévaudan
 La Mandarin.
 La Croix de Berny.
 Le Nez d'un Notaire.
 Histoires d'Amour.
 Les Chasseurs d'hommes.
 La Cabane du Sabotier.
 Les Aventures du Capitaine La Palisse
 La Vipère.
 Les Trois Sœurs
 La Trésorière.
 Souvenir de la Forêt-Noire 2 vols
 Une Charmante Habitation, 1er vol
 La Maison Mystérieuse, 2me vol.
 Le Peau Rouge, 1er vol.
 Les Pionniers du Far-West, 2me v
 Marguerite ou doux Amours.
 La Nuit Terrible.
 Les Peaux Noires.
 Les Talons Noirs.
 Les Révères de Paris
 La Goutte d'Eau.
 L'Héritier du Trône.
 Voyages et Chasses.
 Mes Dernières Chresses.
 La Famille Aubornin.
 Mademoiselle d'Espars.
 Jeanne d'Aro.
 Les Derniers Jours de Pompei.
 Les Naufragés au Spitzberg.
 Histoire de Marie Stuart.
 Le Secrétaire Universel.
 Recueil de Caquets.
 Trésor des Singularités.
 Recueil de Contes à Rire.
 Eloge de l'Yvesse.
 Recueil de Facéties.
 Dovinettes et Calembours.
 Les Détachés.

LISTE DES VOLUMES A 30 CTS
Par la poste 35 cents.

Le secrétaire complet.
 Les guide des Amants.
 Laure. illustre.
 Miral.
 Le Lieutenant Robert, 1er vol.
 Epouse ou Mère, 2e vol.
 Les Compagnons de Minuit.
 Le Vicomte Raphaël.
 L'Assassin du Percepteur.
 Le Château de Montbrun.

La falaise Sainte-Honorine.
 Un Cadot du Normandie.
 Le Braconnier.
 Une Mystérieuse Aventure.
 La Folle des Pyrénées.
 Le Pré Catalan.
 Le Chien Policier.
 Nouvelle Lyro Canadienne.
 Le Renégat.
 La famille du Condamné.

LISTE DES VOLUMES A 35 CTS
Par la poste 40 cents.

Le Succès du Salon chansonnier.
 L'Album du Chantour.

Liste des volumes à 37 cents
Par la poste 42 cents.

Les Chevaliers de l'As de Pique, illustré.
 Le Rapt.
 L'Homme des Bois.
 Le Gentilhomme Verrier.
 Le Marquis de Loc-Ronan, 1er vol.
 Marcol le Malouin, 2ème vol.

LISTE DES VOLUMES A 40 CTS
Par la poste 45 cents.

La cuisinière des familles.
 Robinson suisse.
 Robinson Crusoe.
 Nouveau manuel de la cuisinière.
 Manuel de la cuisinière.

Liste des volumes à 45 cents
Par la poste 50 cents.

La Toile d'Araignée, illustré.
 Les Vautours de Paris
 Les Oiseaux de Nuit, illustré.
 Un Gentilhomme du Grand-Chêne.
 Les Confessions d'un Bohème.
 Le Fils du Supplé.
 Les Catacombes sous la Terreur.
 Les Chauffeurs.
 La Mère l'Étape.
 Mlle La Ruine.
 Le Capitaine La Chesnaye, 1 vol.
 Les Grottes d'Étretat, 2e vol.

LISTE DES VOLUMES A 50 C.
Par la poste 55 cents.

Manuel des propriétaires.
 Phrénologie.
 Le confesseur des ménages.
 Tours de cartes.
 Traité de la danse.
 Recueil de complimens.
 Le pâtissier français.
 Manuel du chasseur.
 Basse-cour, Pigeons, etc.

Cuisinière des restes.
 La laitierie modèle.
 Manuel d'un Vétérinaire.
 La pêche en eau douce.
 Le nouveau secrétaire des enfants.
 Tours de physique.
 Formulaire d'actes.
 La Clef des songes.
 1001 Secrets.
 Petits jeux de salons.
 Manuel du tirour.
 Manuel du bouvier.
 Contes choisis.
 La bonno et parfait cuisinière
 Les Millio et un Amusements
 Gymnastique.
 Manuel des Jeux de Cartes.
 Traité d'Equitation.
 Canotage, Aviron, Voile
 Manuel de la Polltesse.
 Les Millio et une nuit.
 La Bonaventure de la Main.
 Art de Tirer les Cartes.
 Boîte, Canno, Chausson.
 Traité du Dessin.
 Oracle des Dames et Demoiselles.
 Dictionnaire des Calembours.
 Chansons, Romances.
 Le Secrétaire Général.
 Langages des Fleurs.

Liste des volumes à 55 cents
Par la poste 60 cents.

Les Confidences, illustré.

LISTE DES VOLUMES A 60 CTS
Par la poste 65 cents.

Le grand et infailible oracle.
 Mann. Ides familles.
 Les Crimes du Bon Vieux temps.
 Don Quichotte.
 Aventure de Robinson Crusoe.
 Le Paradis Perdu.
 Les Millio et un Jour.
 Atala.
 René.
 Le Dernier Abencerage. } 1 vol.
 Les Quatre Stuarts.
 Corinne ou l'Italie.
 Delphine.
 Romans et Nouvelles de Madame de
 [Lafayette].

LISTE DES VOLUMES A 63 CTS
Par la poste 68 cents.

Le Bizco.
 Sœur Ainée.
 Le Bracquet de Turquoise.
 Les Fiançailles de Thérèse.

LISTE DES VOLUMES A 75 CTS
Par la poste 80 cents.

Les Evadés de Cayonno, illustré.
 L'Hôtel de Niorres, 1er vol.
 Le Roi des Gables, 2e vol.
 Les Boucaniers.
 Vengeance de Femme.
 Le Buteur d'Estrado.
 La Muse Populaire.

LISTE DES VOLUMES A 85 CTS
Par la poste 90 cents.

Le Médecin des Pauvres, illustré.

LISTE DES VOLUMES A 88 CTS
Par la poste 93 cents.

un musée criminello.
 Dotte de haino.
 Le surmédage intellectuel.
 Le Journal d'une femme.
 L'hypnotisme.
 Tartarin de Tarascon.
 Robert Holmont.
 Madame Floreacet.
 L'Obstacle.
 Hypnotisme.
 Médames nos aieules.
 Amants.
 Cap de fer.
 Le Tambour de la 32e, 1er vol. illustré.
 Bibi Tapin, 2e vol.
 La Petite contesse.
 Le Roman d'un Jeune homme Pauvre.
 La Mort.
 Le Journal d'une Femme.
 Les Amours de Philippo.
 Le Petit Chose.
 Lettres de mon Moulin.
 Fromont Jeune et Risler aîné.
 Les Femmes d'Artistes.
 Souvenir d'un Homme de Lettres
 Trente ans de Paris.
 Michéline.
 Hélène.
 Reine des Bois.
 L'Amoureux de la Préfète.
 Patrie, 1er vol.
 Le Trésor de l'Abbaye, 2e vol.
 Jean Canada, 3e vol.

LISTE DES VOLUMES A \$1.00
Par la poste \$1.10 c.

Le nouveau Secrétaire.
 La Science Amusante.

Liste des volumes à \$1.05
Par la poste \$1.15c.

La Bande Rouge, 3 vols. illustré.
 Le Parc aux Cerfs, 3 vols.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 21 morceaux \$1.00
 Album. Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel . . . 40c.
 Poésies de Lamartine, L. Barroilhet . . . 60
 Heures de Réverie, L. Gastinel . . . 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
 Portrait, M. de Barrival
 Paquerette, C. Michaud
 La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
 Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand
 L'Aleçon, Victor Massé
 Le Jeune Poète, A. de Longperier
 La Louange de Sylvie, Emile Durand
 Reines des Fleurs, A. Reichardt
 L'Étoile du Matin, P. Soulié
 Le Vieux Chêne, F. Godefroid
 Doux Revell, D. F. E. Auber
 Le Rêve Étoilé, Emile Durand
 Yvonne au Cœur de Marbre, Buzoni
 Le Régiment qui Passa, A. Poulhiès
 Un Rêve de Carnaval, V. Mela
 La Jonque des Amants, A. Gouzien
 Nanette, Victor Massé.
 Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
 Chanson de la Révêse, A. Kettencus
 Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé
 Aubade, Victor Hugo
 Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
 Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
 Chemin Faisant, E. Boulanger
 La Belle Toscane, L. Gordinier
 Un Premier Amour, F. Bérat
 Le Revell de l'Italie, T. Ritter
 La Pauvre Marie, A. Barbier
 Mandoline, Victor Massé
 L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
 Frère et Sœur, Henri Pottier
 La Jeune Fille et l'Écho, L. Gaillard
 O Salutaris, A. de L. Grimoard
 6 Mélodies, C. M. de Weber.
 Le Palanquin, Emile Durand
 Une Nuit de Mai, J. J. Massot

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 ct.

Banfan la Tulipe, L. Varnoy
 Banfroulucho, L. Sorpette
 Dix Jours aux Pyrénées, L. Varnoy
 La Fête Dieu, F. Boissière
 Les Petits Mousquetaires, L. Varnoy
 Le Roi Carotte, J. Offenbach
 Le Tour du Monde, F. Boissière
 Chanson de la Cosaque, Hervé
 Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
 L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
 Le Père la Mine, G. Chidons

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lollévro... 20c.
 Menuet Favori, par Mozart... 20
 Célèbre Menuet, par Boccherini... 25
 Menuet, (composé en dormant) Bach... 10
 Petit Menuet, Julio Amolony... 15
 Menuet sentimental, Chas. Neustedt... 20
 Menuet Favori, E. Nollet... 20

MARCHES

Petite marche Fantaisiste, par René Lollévro... 15c.
 Marche Funèbre, par Chopin... 25
 Bagatelles, par Mathieu-Manliangis... 20
 La Marche du Régiment, Carnian... 15
 Marche Funèbre, Chopin... 20
 Diable de Cavalerie, par G. Michoux... 25

GALOPS

For Ever, (Brillant) par L. Ducollet... 25c
 Ventre-à-Terre, par P. Charbon... 25

VALES

Valses Célèbres, par Beethoven... 35c.
 Exposition Paris, par Félix Gallès... 15
 Edison, par A. de la Gravellère... 30
 Eiffel, par Jules Vasseur... 25
 Valse Caprice, Marius Carman... 20
 Valse No. 1, F. Chopin... 20
 Branches Colombes, par B. T. Missler... 20
 Yvonne, par G. Michoux... 25
 L'Esquit, par Flaminiolo... 25
 Valse Célèbre, par F. Chopin... 30
 Les Mimosas, (valsos de salon) par E. Bonnaud... 35
 Souvenir du Prator, (Valse viennoise) par B. T. Missler... 35
 Flots argentés, (Grande valse) par A. Coedès... 35
 Dans les Lilas, par J. Desmarquoy... 35
 Rêve d'Azur, par Gustavo David... 35
 Ciel Etoilé, par Gustavo David... 35
 Poésies des Belles Personnes, par Alfred Guilliet... 35
 Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David... 35
 L'Éclat de rire " " par Annetolo Lantolmo... 35
 Belle de Nuit, par C. Blancard... 35
 Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré... 35
 Fleur de Neige, par Noël Stalars... 35
 Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel... 40
 Solidarité, par E. Doransart... 40
 Perlo d'Asic, par P. Rupès... 50

POLKA

Victoria, par Louie Springaol... 20c.
 La Tour Eiffel, par G. Strauss... 25
 Le Pays des Fées, par G. Florentino... 25
 Pantins et Ficelles, par Ch. Morély... 20
 Risotto, par P. D. Pétors... 25
 Le chant du Ruisseau, par L. Dessaux... 15
 Hébé Polka, par L. Barinçon... 15
 Alice do par J. Desmarquoy... 25
 Polka des Chions, par F. Léon... 25
 Sens Dessus Dessous, par C. Fagès... 25
 Polka des Étoiles, par P. Sauvères... 25
 Polka des Fauvettes, par A. d'Hack... 30
 Polka Marche, par P. Fauchoy... 30
 Patati-Patata, par C. Fagès... 35
 Polka des Zèbres, par Flaminiolo... 35
 Briso de Mer, (4 mains) par B. T. Missler... 40

QUADRILLES

Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fangier... 25c
 Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Duflès... 25
 Saut-Mouton, (brillant) par C. Moyer... 25
 La chasse au Mari, par Flaminiolo... 25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciali... 25c
 Célèbre Mazurka, par Chopin... 25
 Préalèbre Mazurka de salon, par M. Jallion... 30
 Volupté, par F. Poncet... 30

POLKA - MAZURKA

Loup y es-tu, par A. de Verville... 20c.
 Alsaco Lorraino, par Emilio Dameron... 25
 Brin d'herbe, par J. Demarquoy... 25
 L'Indiscrète, par Gustavo David... 35
 Miss Mary, par E. Daniel... 35

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.

Espanola, par A. Decq... 20c.
 Heures de Solitude, par A. Manceau... 40
 Ronde, par Mozart... 20
 Prélude, par Georges Zisac... 15
 La Pyrrhique, par G. Schmitt... 20
 Gavotte, par Bach... 15
 Boléro de la Gaze Ladra, par Rossini... 20
 Ballet, par Gluck... 10
 Schorzo, par Beethoven... 10
 Quasi una Fantasia, par Beethoven... 30
 Barcarolle, par Mendelssohn... 20
 Caquotage, par E. Cazanouvo... 35
 2do Polonaise, par F. Guzman... 50
 Sérénade du Gondolier, par E. Cazanouvo... 35
 Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi... 35
 Romance sans Paroles, par Mendelssohn... 30
 Les Jeunes Athlétesses, par Sacchini... 15
 Sauto ma Gazello, par Henry Duvernoy... 20
 Sérénade, par Schubert... 20
 La Truite... 20
 L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq... 20
 Bravoura, (Gavotte) par Désiré Hoyenberg... 40
 Pastorale, par Georges Schmitt... 20
 5mo Nocturne, par Field... 20
 Sérénade de Don Juan, par Mozart... 20
 5mo Nocturne, par Chopin... 25
 Aubade, par Schubert... 20
 3mo Polonaise, par Chopin... 25
 Prem er Prélude, par Bach... 25
 Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini... 25
 Vieille Chanson, par Ch. Neustedt... 25
 Appassionata, par Julien Quignard... 35
 Castor et Pollux, par Itancou... 25
 2mo Nocturne, par Chopin... 25
 Romance sans Paroles, par L. Ratz... 25
 Le Polichinello, G. Garibaldi... 15
 Le Tambour... 15
 Le Fifre... 15
 Le Pistolet... 15
 Le Pantin... 15
 Chansons d'autrefois, M. Carman... 15
 Danse du XVIIIe siècle... 15
 Fête Brotonne... 15
 Menuetto Capri... 15
 Scherzettino... 15
 Feuille d'Album, Jules Schulhoff... 15
 Don Juan, J. Ruumel... 20
 Bolisario... 20
 Flute Enchantée... 20
 Solitude... 20
 Troisème Idylle, Chas. Neustedt... 20
 Berceuse, J. O'Kelly... 20
 L'Automne, Mec. Decourcelle... 20
 Dors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman... 20
 Dernière Pensée, par Weber... 20
 Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart... 25
 Prière de Moïse, par Rossini... 25
 L'Adieu, par R. Schumann... 25
 Le Printemps, (Romance sans paroles) Mendelssohn... 35
 Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq... 35

WALTZES

Cagliostro, Straus... 20c.
 Vienna Children, Straus... 20
 Boccaccio Suppé... 10
 Flowers of Spring, Reissiger... 10
 Peri, C. d'Albert... 10
 Estimation, Léon... 10
 Lallah, Amanda Kennedy... 10
 Little Daisy, Richard Stahl... 10

POUR LE BANJO @ 10 CTS

Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
 Black Tulip, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

Ella, F. Livingston
 Manola, Woodlawn
 All around the world, Warren

DUOS @ 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow
 Valse Mignonno, do
 Quadrille, do
 See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
 Parade March, Josef Low
 Stéphanie, G. E. Jackson
 Caprice Menuet, R. do Vilbac
 Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
 Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

Always Gallant, P. Fahrbaeh
 Farewell, T. H. Klein
 Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
 The little Bell, Hamilton
 Starry Eyes, F. A. Jewell
 Fleurette, L. Gobbaerts
 Adrienne, Amanda Kennedy
 Addio, Sampson
 The Sailor Boy, Jewell
 Bolla Bocca, Waldtoulfel
 St. Botolph, N. K. Bacon
 Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

Solt Rollanco, E. J. Stoward
POLKA MAZURKA @ 10 CTS
 Palmetto, Ethridgo

GALOP @ 10 CTS

Moran, Amanda Kennedy
 Diving on Our Yacht, Poller
 Galop, E. Audran
 Light Baggago, Plofko
 Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

A Strange Country, G. Lango
 Seashore Dreams, Wolf
 Carnation, H. Lichner
 Chimes of Normandy, Young
 Organ Voluntary, Rink
 Caprice do Grehg, (Gavotte) Lou Dinsmore
 Frammerel, Shumann
 Holiday Morning, Hitz
 Lohegrin, Loybach
 Mexican Serenade, Otto Langoy
 Pizzicati from Sylvia, Leo Dalbos
 The Maid from the Highlands, Lango
 Candor, Heiler
 Last Rose o' Summer, G. E. Jackson
 Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michaels
 Funeral March, T. H. Klein
 Sullivan's Grand March, Bowen
 Strogoff, M. Strogoff
 Wedding, Mendelssohn
 White Elephant, J. W. Wheeler
 Watch on the Rhein, Herman
 Fantiltza, Suppo
 Foufels, do
 Minnehaha, F. A. Jewell
 Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
 Jansen, Amanda Kennedy
 Jumbo, V. D. Dygert
 Jolly Tar, Moul
 Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. Linley
 The Blue and the Gray, by F. M. Finch
 The Golden Shore, by A. S. Gatty
 The Robin Redbreast, by Lovey
 The Dot upon the I, by J. Albert Snow
 The Bridge, by Carow
 The North Wind, by Gatty
 The Dream of a Violet, by Roeckel
 The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
 The Man and the Bee, by C. F. Horn
 The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy
 The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz
 What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper
 When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
 When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
 Watchman, tell us of the Night, by Gounod
 Annie O' the Barks O'Dee, by S. Glover
 You never miss the water till the well runs dry,
 A Summer Shower, by Howards
 A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana
 By the Blue Sea, by Smart
 Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
 Come Ye Disconsolate, by D Dutton
 Call me Thine Own, by Haury
 Cradle Song, by Mendelssohn
 A Christmas Carol, by J. H. Snow
 Coming thro' the Rye, by Scotch
 Fading, by C. H. Gabriel
 For He's gone and married Yum-Yum
 Good Night, by Clendon
 Good bye, dear love, by Pinsuti
 Home, sweet home, by Bishop
 How are you, by J. H. Snow
 Heart Whispers, by Abt
 Home so Blest, by F. Abt
 Harp of the Winds, by Abt
 It never comes again, by R. Stahl
 I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
 I wander'd by the Brook side, by James Hino
 Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
 Janet's Choice, by Claribel
 Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
 Land of Rest, by Pinsuti
 My Mind and Heart, F. Van Beck
 My love beyond the Sea, by Sullivan
 See how it Sparkles, by Lecocq
 Shedding tears o'er Mother's grave, by R.W.
 Sing hey, the merry Maiden and the Tar,
 Swell Song, by H. C. Talbert (by Sullivan)
 Scenes that are Brightest, by Wallace
 Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
 Remember your Mother, by M. Honnessy
 Pity the Poor, by J. J. Sawyer
 Pity Me, by J. T. Patterson
 Out on the Rocks, by Dolby
 Oit in the Stilly Night, by T. Moore
 One of the Finest, by Gus Williams
 Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
 Other Days, by W. M. Donnelly
 Over the Garden Wall, by Harry Hunter
 Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan



MANQUE DE SOMMEIL GUERI. 12
 J'éprouve du plaisir à rendre ce témoignage: "J'ai fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig avec le meilleur succès pour le manque de sommeil. Je crois fermement que c'est un grand remède pour l'humanité souffrante." L. FRANK, Pasteur,
 St-Stévin, Keylerton, P.O., Pa.

INCAPABLE D'EXPRIMER SA GRATITUDE.
 WELLVILLE, N.Y., 12 mars 1891.

C'est pour moi un devoir de vous faire connaître les bienfaits que j'ai reçus du Tonique Nerveux du Père Koenig. Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques épileptiques. J'avais beau prendre toutes sortes de remèdes et appeler différents médecins, j'en obtenais peu de soulagement. Les attaques, au contraire, devenaient de plus en plus fortes. Il y a un an je fis usage de votre Tonique et je suis incapable de vous exprimer ma gratitude, tellement je suis content d'être guéri. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité.

EMMA A. BURKE.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

À Vendre par les Drogistes à \$1 la Boîte; 6 pour \$5.
 A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.
17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,
 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE.

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents

- La Femme au doigt coupé.
- Le Banquier des Pirates, 1re série.
- L'Archipel on feu, 2e série.
- Tancrède de Rohan.
- Le Petit Vieux des Batignoles.
- L'Espave du Cynthia, 1re série.
- Le Secret de Patrick O'Donoghue.
- La Rose Blanche, 1re série. [2e série]
- Le Dernier des Enfants d'Edouard.
- L'Incendiaire [2e série]
- Le Pêcheur de Perles, 1re série
- Les Frères de la Cote, 2e série
- Les Volours de Chovaux, 1re série
- La Chasse aux brigands, 2e série
- Le Peau Rouge, 3e série
- Le Crime de Piorrelto, 1re série
- La Révélation, 2e série
- Colomba 1re série
- La Vengeance Corse, 2e série
- Le Fou Yegof, 1re série
- L'Invasion, 2e série
- Le combat de Falkenstein, 3e série
- L'Honnête Criminel
- Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série
- Bon sang ne peut mentir, 2e série
- Valérie 3e série
- L'Héritage Fatal, 1re série
- Le Jettatore, 2e série
- La Jeune Indienne, 1re série
- Partie pour le Canada, 2me série
- Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re
- La Fille de Margared, 2e série (série)
- Uuo Erasion à la Guyane, 1re série
- Les millions du Nabab, 2e série
- L'Arme Révélatrice, 3e série
- Le Comte d'Olligny, 4e série
- Le Parricide, 5e série
- Le Diamant Caché, 1e série
- Camille, 2e série
- Le Testament du Commandeur, 3e
- Une Famille Corse (série)
- La mort de Pierre Duvernay, 1re série
- La Folle, 2e série
- Le Sacrifice de Germaine, 3e série
- La Vengeance, 4e série
- La Justice de Dieu, 5e série
- Olivéra
- La Chasse à l'Héritage, 1re série
- Le bal Masqué, 2e série
- Les Deux Sœurs, 3e série
- Le Rovenant, 1re série
- Tom Sandons, 2e série
- L'Œil de Vichnou, 3e série
- L'homme à l'oreille cassée, 1re série
- Le colonel Fougas, 2e série
- Veu de Haine,
 - 1re série, Le Chat du bord
 - 2e " La Brule-Guoule
 - 3e " Philopen le Poulpican
 - 4e " Chouans et Républicains
 - 5e " A coups de fusil
 - 6e " L'Enlèvement de Jeanu
 - 7e " Kernoc
 - 8e " A la Baïonnette
 - 9e " Le secret de Philopen
 - 10e " Crochetout
- Le dernier des Trémolin
- Le mangour de Poudre
- L'Assassinat de Versailles
- Le crime de la rue St Laurent
 - 1re partie, Le Meurtre
 - 2e " La chasso à l'Hommeu
 - 3e " L'Expiation
- La mort d'un Forçat,
 - 1re partie, L'Évasion du Bagne
 - 2e " Forçats et Gondarmerie
 - 3e " La mort de Rouget
- Le condamné à Mort,
 - 1re partie, Le Mort Ressuscité
 - 2e " L'Echafaud
- Les Ecumeurs de Rivières
 - 1re partie, Les débuts du Bossu
 - 2e " A la recherche de son
 - 3e " Père et fils (Père
- Vingt ans à la Bastille
- L'Assassiné Vivant,
 - 1re partie, Le Crimo
 - 2e " Disparu
 - 3e " Le Détective et 1re partie de Floréal
- Floréal, 1re partie
 - 2e partie, Dans les Mines
 - 3e " La famille Charlot
- Sans Cœur 1re série
- La Voix Maudite, 2me série
- Le Fou, 3me série
- Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série
- L'Assassin de sa Femme, 2e série
- Le Mari empoisonné, 3e série
- Une misérable fin, 4e série
- Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
- Les Mauvaises Langues, 2e série
- Le Secret d'une Mort 3e série
- Le Coeur et l'Honneur, 1re série
- Irresse du Coeur, 2e série
- Désespoir et Suicidé, 3e série

DEPOT CENTRAL DE JOURNAUX.
 CENTRAL NEWS PAPER DEPOT.